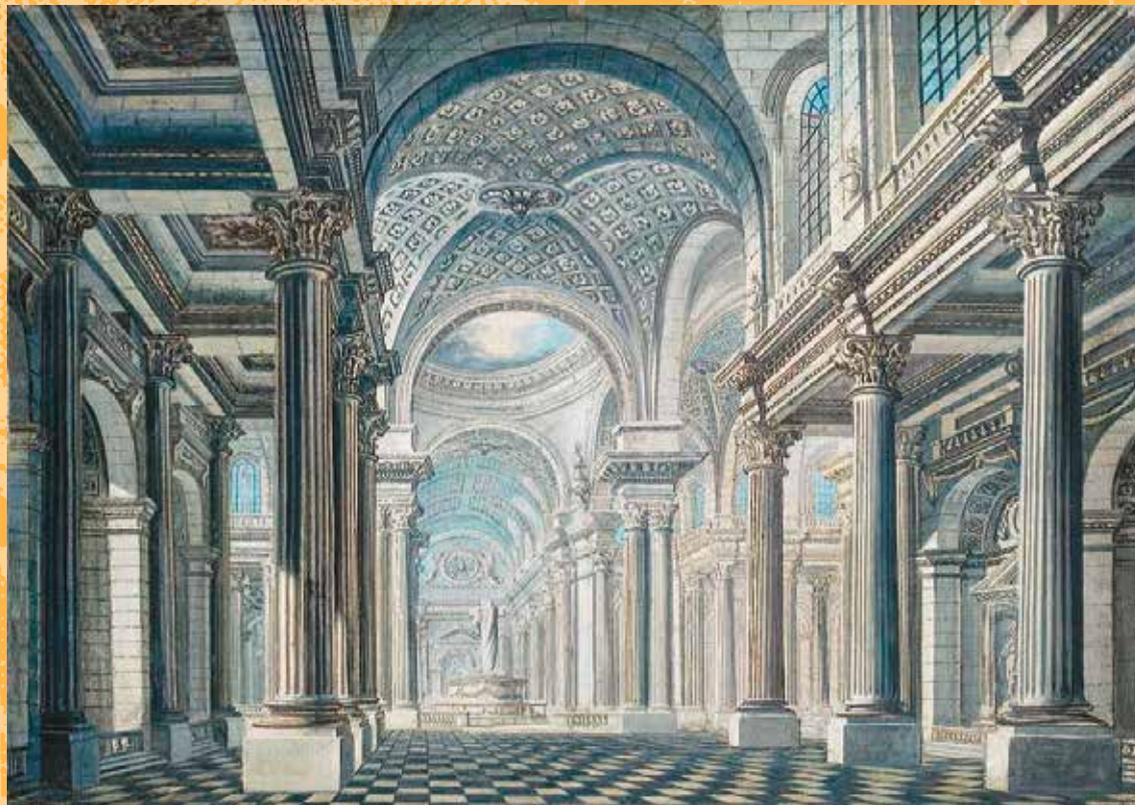


# B u l l e t i n m o n u m e n t a l



Tome  
176-2  
Année  
2018

**Les projets pour la première église de La Madeleine à Paris (1753-1791)**  
par Emmanuelle Bordure

**Églises jésuites entre ciel et terre, France et Chine. Les basiliques de Notre-Dame de  
Sheshan (Zô-Sè) à Shanghai**  
par Thomas Coomans

s o c i é t é f r a n ç a i s e d ' a r c h é o l o g i e

*Comité des publications*

**Françoise BOUDON**  
Ingénieur de recherches honoraire, CNRS

**Isabelle CHAVE**  
Conservateur en chef du patrimoine, direction générale des Patrimoines  
(ministère de la Culture et de la Communication)

**Alexandre COJANNOT**  
Conservateur en chef du patrimoine, Archives nationales

**Thomas COOMANS**  
Professeur, University of Leuven (KU Leuven)

**Nicolas FAUCHERRE**  
Professeur, université d'Aix-Marseille

**Pierre GARRIGOU GRANDCHAMP**  
Général de corps d'armée (Armée de terre), docteur en Histoire de  
l'art et archéologie

**Étienne HAMON**  
Professeur, université de Lille 3

**Denis HAYOT**  
Docteur en Histoire de l'art, université de Paris IV-Sorbonne

**François HEBER-SUFFRIN**  
Maître de conférences honoraire, université de Nanterre Paris ouest-La  
Défense

**Dominique HERVIER**  
Conservateur général du patrimoine honoraire

**Bertrand JESTAZ**  
Directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études

**Claudine LAUTIER**  
Chercheur honoraire, CNRS

**Clémentine LEMIRE**  
Chargé d'études documentaires, architecture, musée d'Orsay

**Emmanuel LITOUX**  
Archéologue, conservation du patrimoine du Maine-et-Loire

**Emmanuel LURIN**  
Maître de conférences, université de Paris IV-Sorbonne

**Jean MESQUI**  
Ingénieur général des Ponts et Chaussées, docteur ès Lettres

**Jacques MOULIN**  
Architecte en chef des Monuments historiques

**Philippe PLAGNIEUX**  
Professeur, université de Paris I-Panthéon Sorbonne, école nationale des  
Chartes

**Pierre SESMAT**  
Professeur honoraire, université de Nancy

**Éliane VERGNOLLE**  
Professeur honoraire, université de Besançon

*Directrice des publications* **Jacqueline SANSON**  
*Rédactrice en chef* **Éliane VERGNOLLE**

*Actualité* **Pierre GARRIGOU GRANDCHAMP**  
*Chronique* **Dominique HERVIER**  
*Bibliographie* **Françoise BOUDON**

*Secrétaire de rédaction* **Odile BOUBAKEUR**  
*Infographie et P.A.O.* **David LÉBOULANGER**

*Maquette graphique* **L'ARCHITECTURE GRAPHIQUE**

b u l l e t i n  
m o n u m e n t a l

Tome  
176-2  
Année  
2018

s o c i é t é  
f r a n ç a i s e  
d ' a r c h é o l o g i e

*Toute reproduction de cet ouvrage, autre que celles prévues à l'article L. 122-5 du Code de la propriété intellectuelle, est interdite, sans autorisation expresse de la Société française d'archéologie et du/des auteur(s) des articles et images d'illustration concernés. Toute reproduction illégale porte atteinte aux droits du/des auteurs(s) des articles, à ceux des auteurs ou des institutions de conservation des images d'illustration, non tombées dans le domaine public, pour lesquelles des droits spécifiques de reproduction ont été négociés, enfin à ceux de l'éditeur-diffuseur des publications de la Société française d'archéologie.*

© Société Française d'Archéologie

Siège social : Cité de l'Architecture et du Patrimoine, 1, place du Trocadéro et du 11 Novembre, 75116 Paris.  
Bureaux : 5, rue Quinault, 75015 Paris, tél. : 01 42 73 08 07, courriel : [contact@sfa-monuments.fr](mailto:contact@sfa-monuments.fr)

Revue trimestrielle, t. 176-II, juin 2018

ISSN : 0007-4730

CPPAP : 0112 G 86537

ISBN : 978-2-901837-72-5

*Les articles pour publication, les livres et articles pour recension  
doivent être adressés à la Société Française d'Archéologie,  
5, rue Quinault, 75015 Paris  
Courriel : [sfa.sfa@wanadoo.fr](mailto:sfa.sfa@wanadoo.fr)*

Diffusion : éditions A. & J. Picard, 18 rue Séguier, 75006 Paris  
Tél. librairie 01 43 26 40 41 - Fax 01 43 26 42 64  
[contact@librairie-picard.com](mailto:contact@librairie-picard.com)

## TABLE DES MATIÈRES

### ARTICLES

- Les projets pour la première église de La Madeleine à Paris (1753-1791)*, par Emmanuelle Bordure..... 99
- Notre-Dame de Sheshan à Shanghai, basilique de pèlerinage des Jésuites français en Chine, 1867-1935*, par Thomas Coomans..... 129

### ACTUALITÉ

- Eure-et-Loire. *Nogent-le-Rotrou. La maison dite « des Templiers » (XIII<sup>e</sup> siècle)* [Hadrien Rozier]..... 157
- Vienne. *Saint-Savin-sur-Gartempe. Le décor peint de la chapelle axiale (XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle)* [Claire Boisseau]..... 163

### CHRONIQUE

- Architecture et sculpture. VII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle. *Données et hypothèses neuves sur Notre-Dame de Livry (Calvados)* [Élise Baillieux]. — *Familles d'architectes et organisation des chantiers religieux en Suisse et Europe centrale* (Thomas Flum). — *Dynamisme de la construction religieuse au XVI<sup>e</sup> siècle au sud de l'Aisne* (Dominique Hervier). — *Découverte de sculptures du début du XVI<sup>e</sup> siècle à Orchies (Nord)* [Dominique Hervier]..... 167
- Iconographie. XI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle. *Une approche liturgique du portail de Beaulieu* (Yves Christe). — *Le décor peint d'une résidence urbaine à Strasbourg* (Pierre Garrigou Grandchamp). — *Tapiserie et saline en Franche-Comté* (Judith Förstel). — *Le dessin d'architecture en majesté* (Étienne Faisant)..... 169
- Le bois : gros œuvre et décor. XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle. *L'art et la science du bois* (Philippe Bernardi). — *Le métier de menuisier dans le Morbihan au XVII<sup>e</sup> siècle* (Dominique Hervier). — *Poutres et solives peintes* (Dominique Hervier). — *Pour une histoire des potagers* (Jacques Moulin)..... 173
- Théâtre privé. XX<sup>e</sup> siècle. *Protéger et faire connaître : un théâtre dans un pensionnat (Nantes, Loire-Atlantique)* [Alain Delaval]... 175

### BIBLIOGRAPHIE

- La Sainte-Chapelle. Meredith Cohen, *The Sainte-Chapelle and the Construction of Sacral Monarchy. Royal Architecture in Thirteenth-Century Paris* (Yves Gallet)..... 176
- Architecture urbaine médiévale. Stanley Jones, Christopher Johnson, *Steep, Strait and High. Ancient Houses in Central Lincoln* (Pierre Garrigou Grandchamp). — Roger H. Leech, *The Town Houses in Medieval and Early Modern Bristol* (Pierre Garrigou Grandchamp)..... 178
- Architecture du XVII<sup>e</sup> siècle. Alexandre Cojannot et Alexandre Gady, *Dessiner pour bâtir, le métier d'architecte au XVII<sup>e</sup> siècle* (Claude Mignot). — Jean Rivet, *Choisy-le-Roi. Le château de la Grande Mademoiselle* (Anaïs Bornet)..... 180
- Iconographie. Michel Pastoureau et Olga Vassilieva-Codognet (éd.), *Des signes dans l'image. Usages et fonctions de l'attribut dans l'iconographie médiévale (du Concile de Nicée au Concile de Trente)* [Audrey Ségard]..... 182
- Décor intérieur. Thierry Crépin-Leblond, Aurélie Gerbier, Pauline Madinier-Duée (dir.), *Masséot Abaquesne : l'éclat de la faïence à la Renaissance* (Françoise Barbe). — Bruno Togni avec la collab. de Christel Guillot et Jean-Jacques Roman, *Vantaux de porte à panneaux du XIV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle* (Erwann Le Franc)..... 184
- Enluminure. Azzurra Elena Andriolo et Suzanne Reynolds, *Illuminated manuscripts and incunabula in Cambridge. A Catalogue of Western Book Illumination in the Fitzwilliam Museum and the Cambridge Colleges. Part Five : Illuminated Incunabula, vol. I, Books Printed in Italy* (Christian Heck)..... 185

- RÉSUMÉS ANALYTIQUES..... 187

# NOTRE-DAME DE SHESHAN À SHANGHAI, BASILIQUE DES JÉSUITES FRANÇAIS EN CHINE, 1867-1936

Thomas COOMANS \*

Le premier synode de l'Église catholique de Chine se tint à Shanghai du 15 mai au 12 juin 1924. Cinquante-neuf vicaires et préfets apostoliques ainsi que les supérieurs des congrégations missionnaires s'y réunirent à l'invitation de l'archevêque Celso Costantini. Envoyé par Pie XI en Chine, celui-ci était chargé de jeter les bases d'une Église chinoise qui serait affranchie de la tutelle des missionnaires et des intérêts occidentaux. Devenue une république en 1912, la Chine supportait de plus en plus difficilement toute forme d'ingérence étrangère, y compris missionnaire. La tutelle exercée par la France sur l'ensemble des missions catholiques de Chine par le biais du protectorat (1860-1922), et le rôle des missionnaires français à Pékin, Shanghai et Tianjin étaient des éléments importants du problème. Aussi, l'Église catholique de Chine devait-elle rapidement tourner le dos au modèle conquérant du XIX<sup>e</sup> siècle et se « siniser » en optant pour un nouveau paradigme missionnaire, celui de l'« inculturation ».

L'une des décisions des pères conciliaires réunis à Shanghai fut la consécration de la Chine à la Vierge Marie *Regina Sinarum*, « Reine de Chine »<sup>1</sup>. Les besoins, les espoirs et les prières des communautés catholiques éparpillées à travers la Chine se voyaient ainsi officiellement unis à un niveau national à Shanghai. Depuis les années 1860, les dévotions mariales françaises – Notre-Dame de la Médaille Miraculeuse, Notre-Dame

Auxiliatrice, Notre-Dame des Victoires, Notre-Dame de Lourdes, etc. – avaient été intensément promues par les missionnaires français<sup>2</sup>. Il convenait désormais de siniser Marie et les dévotions qui lui étaient liées<sup>3</sup>. Le 14 juin 1924, Mgr Costantini et vingt-cinq membres du synode gravirent la colline de Sheshan dans la banlieue de Shanghai, où s'était développé un important pèlerinage marial à l'instigation des jésuites français. Arrivés au sommet, entre ciel et terre, ils y répétèrent solennellement la consécration officielle de la Chine à Marie. En ce lieu sacré, une grande basilique dédiée à Notre-Dame Auxiliatrice – Marie, Secours des Chrétiens, ou plus communément Notre-Dame de Sheshan (佘山圣母 *Sheshan shengmu*) – allait bientôt être érigée et devenir l'un des édifices majeurs du christianisme en Chine (fig. 1).

Pourquoi Shanghai était-elle le centre de l'Église catholique en Chine dans les années 1860-1950 ? Comment, en un demi-siècle, un pèlerinage local devint-il le plus grand sanctuaire marial de Chine ? Quelles furent les églises successives et qui en étaient les architectes ? Comment les Chinois perçurent-ils la construction d'un sanctuaire chrétien en un lieu sacré occupé pendant des siècles par un temple bouddhiste ? La basilique Notre-Dame de Sheshan est-elle une « erreur de style », une occasion manquée d'ériger un édifice chrétien en style chinois ? Pourquoi les jésuites optèrent-ils pour un style architectural occidental au moment où le Saint-Siège lançait sa nouvelle politique

d'inculturation au synode de Shanghai et promouvait un style « sino-chrétien » ?

Le présent article retrace l'histoire architecturale des édifices mariaux successifs érigés au sommet de la colline de Sheshan (佘山 : nous préférons utiliser le nom chinois Sheshan plutôt que *Zô-cè* ou *Zo-se*, en dialecte shanghaien<sup>4</sup>). La publication propagandiste du père Gabriel Palatre (柏立德 *Bai Lide*, 1830-1878) sur les origines du pèlerinage de Sheshan fut abondamment copiée par la suite dans le but de promouvoir le pèlerinage<sup>5</sup>. L'architecture n'a toutefois guère attiré les chercheurs. À partir d'archives inédites<sup>6</sup>, notamment un manuscrit du père Étienne Chevestrier (顏辛傅 *Yan Xinfu*, 1879-1959)<sup>7</sup>, sont présentées les étapes de la prise de possession de la colline par les Jésuites en 1863, la promotion du pèlerinage marial et la construction d'une première église en 1871-1873, les projets successifs pour une nouvelle basilique en 1917-1923, et la construction de la basilique actuelle de 1924 à 1935. Ensuite seront posées les questions du style et de l'inculturation.

## SHANGHAI, LE FLEURON DE LA MISSION JÉSUISTE FRANÇAISE EN CHINE

Pour bien comprendre le contexte géographique et historique de la basilique de Sheshan, il est nécessaire de retracer les grandes lignes de la présence des jésuites à Shanghai. Les premiers jésuites entrèrent



Fig. 1 - Basilique Notre-Dame de Sheshan et observatoire astronomique vus depuis le sud-est (Cl. Sanctuaire de Sheshan).

en Chine en 1582<sup>8</sup>. Conformément à leur méthode missionnaire fondée sur l'inculturation, le père Matteo Ricci (利瑪竇 *Li Madou*, 1552-1620) et ses compagnons se comportèrent avant tout en lettrés et savants férus de culture chinoise. Ainsi parvinrent-ils jusqu'à la cour impériale à Pékin en 1601 et fondèrent-ils des évêchés à Nankin en 1660 et à Pékin en 1690. Rome, cependant, finit par s'opposer à leur méthode d'inculturation et provoqua la *Querelle des rites* qui aboutit en 1721 à l'interdiction du christianisme en Chine et à l'expulsion des missionnaires, à l'exception de quelques savants à la cour. Dès le début du XVII<sup>e</sup> siècle, les jésuites établirent un lien avec Shanghai grâce au lettré Paul Xu Guangxi (徐光啓, 1562-1633) avec lequel Matteo Ricci se lia d'amitié à la cour de Pékin. Mathématicien, astronome et ministre, Xu se convertit au christianisme et contribua de manière décisive aux transferts scientifiques et culturels entre Chine et Occident. Xu appartenait à une famille shanghaienne provenant du hameau de Xujiahui où l'on peut encore voir sa tombe. Vers 1640, les jésuites fondèrent une église à Shanghai, le

*Lao tang*, qui fut fermée dans les années 1720 après l'interdiction du christianisme. Cette église était un bâtiment chinois adapté pour les besoins et surmonté d'une croix (fig. 2).

Après la Première Guerre de l'Opium (1839-1842), le traité de Nankin (1842) et l'ouverture des « ports des traités » au commerce international, les missionnaires revinrent en Chine<sup>9</sup>. Dès 1842, des jésuites français débarquaient à Shanghai. Contrairement à la génération de Ricci, ils ne faisaient plus de l'inculturation une priorité car ils étaient désormais soutenus par les diplomates et les militaires des puissances occidentales. Par le traité sino-français de Tianjin (1858) et la Convention de Pékin (1860), l'État chinois permettait aux missionnaires de circuler en Chine et attribuait à l'État français le protectorat sur tous les missionnaires catholiques, quelle que soit leur nationalité. Il en résulta un double mouvement de centralisation et d'autonomies locales au sein de la mission catholique. D'une part, le Saint-Siège coordonnait toutes les missions dans une perspective centralisée et universelle, créait les diocèses des Églises locales – appelés

vicariats apostoliques et préfectures apostoliques –, confiait ceux-ci à des congrégations missionnaires occidentales et consacrait les vicaires apostoliques. C'est ainsi que les jésuites français se virent attribuer le vicariat apostolique du Kiang-Nan, qui avait son siège à Nankin et couvrait en gros les provinces actuelles de Jiangsu, d'Anhui et de Shanghai<sup>10</sup>. Cet immense territoire traversé par le fleuve Yangzi Jiang avait une superficie un peu inférieure à la moitié de la France (fig. 3). D'autre part, les vicaires apostoliques et les instituts missionnaires cultivaient des fortes identités nationales et gouvernaient les vicariats apostoliques qui leur étaient confiés comme des « colonies religieuses »<sup>11</sup>. Détentrice du protectorat, la Troisième République associa la mission catholique à ses intérêts politiques et économiques dans la perspective de la « mission civilisatrice » promue par Jules Ferry. Shanghai, en particulier, devint l'épicentre des intérêts français en Chine. Même aux heures de l'anticléricalisme le plus radical, la Troisième République réussit à maintenir le protectorat sur la mission de Chine à son avantage<sup>12</sup>. Par conséquent, la mission catholique en

Chine, selon Mgr Costantini, ressemblait à un « territoire féodal » dominé par les intérêts nationaux français – les Lazaristes (Congrégation de la Mission) à Pékin, les jésuites à Shanghai et les MEP (Missions étrangères de Paris) dans le sud, à Canton, et en Manchourie – confrontés à des missionnaires belges, italiens, allemands, espagnols, etc. dans d'autres provinces <sup>13</sup>. Au lendemain de la Première Guerre mondiale, le Saint-Siège opéra un changement de paradigme missionnaire, dont il sera question plus loin.

Shanghai devint non seulement le fleuron de la mission jésuite du Kiang-Nan, mais de la mission catholique de Chine. Les investissements de la France à Shanghai, en particulier dans la concession française, ne furent certainement pas étrangers au succès de la mission

catholique à Shanghai. Outre les paroisses et les œuvres missionnaires traditionnelles, les jésuites y développèrent leurs activités éducatives et scientifiques autour de deux pôles : le quartier de Xijiahui, à l'extérieur de la concession française, et l'université L'Aurore, dans la concession française.

Le quartier de Xujiahui (徐家匯, *Zi-ka-wei* en Shanghaien), près de la tombe de Xu Guangxi, l'un des premiers lettrés chinois convertis au christianisme, devint le centre stratégique des jésuites. À partir de 1847, ils y développèrent un exceptionnel ensemble de bâtiments qui allaient tous être reconstruits à une ou deux reprises au gré de leur croissance. Le centre en était la cathédrale gothique Saint-François-Xavier, rebâtie en 1906-1910 d'après les plans de l'architecte écossais William Dowdall (1842-1928),

la plus grande église d'Extrême-Orient <sup>14</sup> (fig. 4). La bibliothèque, le collège Saint-Ignace, le musée d'histoire naturelle et l'observatoire astronomique, respectivement fondés en 1847, 1850, 1868 et 1873, sont considérés comme les premières institutions modernes du genre en Chine. Autour de la cathédrale se trouvaient également la résidence des pères et du supérieur de la mission, un petit et un grand séminaires, une école normale, et une maison d'édition de propagande, de revues et d'ouvrages généraux, religieux et scientifiques. Dans la partie occidentale de Xujiahui, les jésuites fondèrent en 1864 l'orphelinat et l'imprimerie de Tushanwan (土山灣 *T'ou-Sè-Wè* en Shanghaien) où des garçons orphelins apprenaient un métier d'art ou d'artisanat. Comparable et contemporaine des Orphelins-apprentis



Fig. 2 - Le *Lao tang*, bâtiment chinois transformé en église par les jésuites vers 1640 (Archives S. J. France, Vanves).



Fig. 3 - Superficies comparées du Kiang-Nan et de la France, par le père Louis Hermand, 1933 (Archives S. J. France, Vanves).

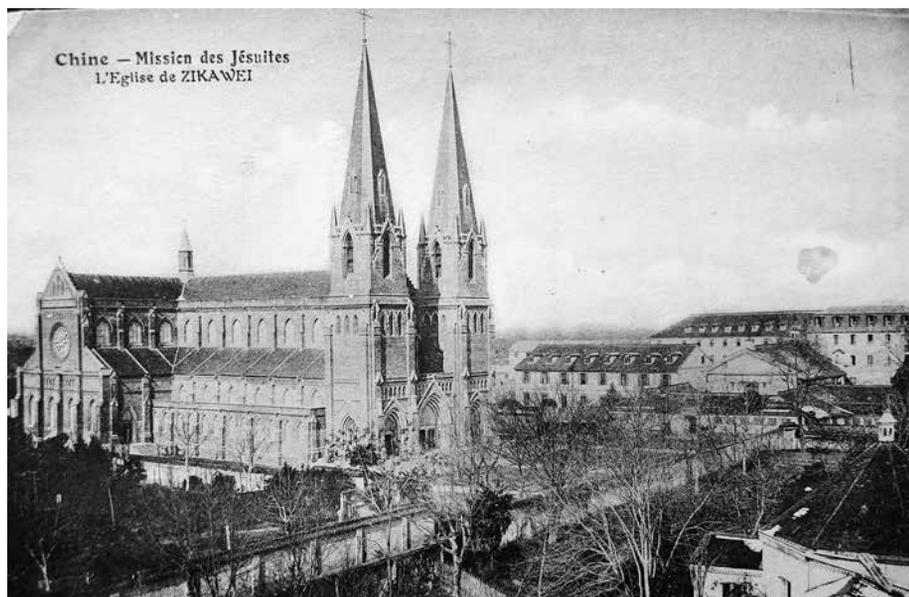


Fig. 4 - L'église Saint-François-Xavier, au centre du quartier jésuite de Xujiahui à Shanghai, bâtie en 1906-1910, érigée en cathédrale en 1933 (carte postale, vers 1910 ; Archives S. J. France, Vanves).

d'Auteuil fondés en 1866, cette œuvre joua un rôle considérable dans les échanges artistiques entre Chine et Occident. C'est là, en effet, que les techniques occidentales de la peinture à l'huile, du vitrail, et de la lithographie furent introduites en Chine<sup>15</sup>. Ce foyer de transferts artistiques forma quelque quatre mille jeunes<sup>16</sup>. L'atelier de menuiserie, dirigée par des frères jésuites bâtisseurs dont il sera question plus loin, produisait notamment du mobilier liturgique dans les différents styles occidentaux pour les églises des missions de Chine, de Corée, du Japon et d'Indochine. L'imprimerie des jésuites de Tushanwan était, avec celles de lazaristes à Pékin et des Missions Étrangères de Paris à Hong Kong, l'une des trois plus importantes presses catholiques de Chine. À partir de 1869, les sœurs auxiliaires développèrent au nord-ouest de Xujiahui un pôle féminin qui comprenait leur couvent, la grande école Étoile du Matin, un orphelinat, un pensionnat, un noviciat et des ateliers. Le premier Carmel de Chine s'établit également à Xujiahui en 1869.

Dans la Concession française, le long de l'avenue Dubail, les jésuites fondèrent en 1903 l'Université L'Aurore (震旦大學 *Zhendān daxué*), la première université catholique et francophone en Chine<sup>17</sup>. Elle dispensait un programme en sciences

humaines, droit, sciences appliquées et médecine. En 1931, le Musée Heude d'histoire naturelle y fut transféré. Les jésuites contribuèrent également à la fondation de l'hôpital Sainte-Marie.

Ailleurs en ville, s'établirent d'autres congrégations catholiques françaises : les filles de la Charité étaient rattachées à trois hôpitaux, les franciscaines Missionnaires de Marie à deux autres hôpitaux et les petites sœurs des Pauvres à l'hospice des vieillards. Les frères maristes possédaient

deux collèges français et une école franco-chinoise, les sœurs auxiliaires du Purgatoire trois écoles et les dames du Sacré-Cœur une, les salésiens un institut, et les sœurs du Bon Pasteur un refuge<sup>18</sup>. Enfin, plusieurs congrégations missionnaires actives dans d'autres provinces de Chine possédaient une procure à Shanghai qui assurait la logistique entre l'Europe et la mission. Dans la métropole cosmopolite, les catholiques ne dépassaient pas 2,5% de la population totale<sup>19</sup>, et rivalisaient avec les missionnaires protestants américains, allemands et anglais, qui avaient également fondé des hôpitaux, des écoles et des collèges universitaires.

À l'exception de Shanghai, les missions catholiques étaient surtout implantées dans la Chine rurale. L'on comprend dès lors pourquoi le premier synode de Chine se tint à Shanghai en 1924, dans la grande église des jésuites (fig. 5). Ceux-ci étaient principalement établis à Xujiahui et dans la concession française, mais leur influence s'exerçait bien au-delà, à travers leurs réseaux de paroisses et d'œuvres catholiques, leurs publications catéchétiques et scientifiques. Paradoxalement, ce n'est qu'en décembre 1933 que Shanghai devint le siège d'un vicariat apostolique autonome, séparé de celui de Nankin<sup>20</sup>. Sheshan n'était pas dans la ville de Shanghai mais bénéficiait de sa proximité. Le succès de son pèlerinage fut



Fig. 5 - L'assemblée synodale de Shanghai réunie par Mgr Costantini, au centre, devant l'église Saint-Ignace à Xujiahui, mai-juin 1924 (Archives S. J. France, Vanves).



Fig. 6 - La colline de Sheshan s'élève à une centaine de mètres au-dessus de la plaine du Songjiang (Archives S. J. France, Vanves).

rapide et donna, en un demi-siècle, au sanctuaire local une dimension régionale, puis nationale.

#### L'ORIGINE DU PÈLERINAGE MARIAL DE SHESHAN

Au début des années 1860, la mission jésuite du Kiang-Nan avait particulièrement souffert d'une suite d'épreuves. Treize missionnaires étaient morts de maladie ou d'épuisement en trois ans. En mai 1863, le père Joseph Gonnet, supérieur de la mission, décida d'établir un sanatorium à destination des missionnaires sur un terrain acquis par la Compagnie sur le versant méridional d'une colline située à 35 km au sud-ouest de Shanghai <sup>21</sup>. Il y construisit une maison à cinq chambres, avec réfectoire et chapelle. La colline de Sheshan, d'une superficie de 49 hectares 20 ares et haute de 98,80 m, est la plus élevée d'un chapelet de huit collines émergeant de la vaste plaine du Songjiang (fig. 6). Dans les années 1860, on ne se déplaçait dans cette riche région de rizières qu'en sampan sur le réseau de canaux reliant des villages. Aujourd'hui

urbanisée, Sheshan est un quartier cosu du grand Shanghai et possède sa station de métro.

La colline où les jésuites prenaient pied n'était pas uniquement couverte de bambous. Selon les principes du *fengshui* (风水 « vent et eau »), la géomancie chinoise qui définit l'emplacement propice à l'établissement de bâtiments et de sépultures, la configuration de Sheshan – une haute colline dans une pleine traversée de canaux –, était extrêmement favorable. L'objectif du *fengshui*, dont il sera question plus loin, est l'harmonisation des énergies en fonction de la configuration de l'environnement. Il était donc normal qu'un lieu aussi exceptionnel que Sheshan ait attiré depuis des siècles une présence religieuse. D'une part, sur le versant oriental, le monastère bouddhiste de la « doctrine illuminant le monde » (普照教院 *puzhao jiao yuan*), fondé au XI<sup>e</sup> siècle (dynastie Song), détruit au XIV<sup>e</sup> siècle (Yuan), relevé au début du XV<sup>e</sup> siècle (Ming), venait d'être détruit par les Taiping en 1860 <sup>22</sup>. D'autre part, sur le versant méridional près de l'emplacement du sanatorium, le père Palatre décrit une « mesure », vestige d'un temple dédié à Guanyin Pusa (观音菩萨), la déesse

bouddhique de la miséricorde. Dès le début, les missionnaires nourrissaient le projet de christianiser la « colline païenne », ce qui explique notamment leur peu d'intérêt pour les constructions existantes. De l'ensemble bouddhiste ne subsiste qu'une petite pagode (秀道者塔 *Xiu dao zhe ta*) sur le versant oriental de la colline (fig. 7). Par ailleurs, les flancs de la colline étaient de grands cimetières car, selon les principes du *fengshui*, l'endroit était bien orienté et sec, donc favorable à l'établissement des sépultures. Chaque année, lors de la fête de *Qingming*, début avril, des centaines de Chinois s'y rassemblaient, nettoyaient les tombes, vénéraient la mémoire de leurs ancêtres et payaient le tribut au temple.

En 1867, le père Marin Desjacques, supérieur du sanatorium, établit un sanctuaire marial au sommet de la colline et le surmonta d'une croix dominant la plaine du Songjiang (fig. 8). Ce petit oratoire hexagonal, de 5 m de diamètre et 6 m de haut, pouvait contenir une quinzaine de personnes. Il attira rapidement des pèlerins et, le 1<sup>er</sup> mars 1868,



Fig. 7 - La pagode, seul reste du temple bouddhiste sur la colline de Sheshan (THOC, septembre 2016).



Fig. 8 - L'oratoire bâti par le père Desjacques au sommet de la colline en 1867 (*Relations de Chine*, 1903, p. 85).



Fig. 9 - Notre-Dame des Victoires, tableau peint par le frère Lu Bodu, installé dans l'oratoire de Sheshan en 1868 (Archives S. J. France, Vanves).

Mgr Adrien Languillat, vicaire apostolique de Nankin, venait y bénir un tableau représentant la statue de Notre-Dame des Victoires à Paris (fig. 9). Cet tableau avait été peint par Pierre Lu Bodu (陆伯都, 1836-1880), le frère jésuite chinois qui dirigeait l'atelier de peinture de Tushanwan<sup>23</sup>. La première solennité accompagnée de fêtes et d'illuminations nocturnes fut suivie d'une seconde, le 24 mai de la même année, jour de la fête de Notre-Dame Auxiliatrice. Ces événements attirèrent des centaines de Chinois, chrétiens ou curieux, et assurèrent au lieu un rayonnement local.

Deux ans plus tard, suite aux persécutions dont furent victimes les chrétiens en Chine, en particulier lors du massacre xénophobe de Tianjin le 21 juin 1870<sup>24</sup>, le sanctuaire allait acquérir une dimension régionale et attirer des pèlerins de Shanghai et des provinces voisines. En effet, face aux tensions croissantes à Shanghai, le père Agnello Della Corte, se souvenant comment Notre-Dame Auxiliatrice avait protégée la mission en 1853<sup>25</sup>, gravit la colline de Sheshan le 4 juillet 1870 et promit à la Vierge de lui ériger une belle église si elle protégeait de nouveau la mission. Le 24 juillet la paix revint sans effusion de sang. Les pères crièrent au miracle et se mirent aussitôt à collecter de l'argent pour la construction de l'« église du vœu » dont les premiers travaux commencèrent dès janvier 1871.

La promesse individuelle du supérieur des jésuites allait se transformer en manifestation de foi collective. Le XIX<sup>e</sup> siècle fut particulièrement fécond en vœux associés à des constructions. Le « vœu national » de 1871 pour l'érection de la basilique du Sacré-Coeur de Montmartre fut sans aucun doute le plus spectaculaire<sup>26</sup>. Notons que les faits de Shanghai étaient contemporains du déclenchement de la Guerre franco-allemande de 1870 qui précipita la chute du Second Empire<sup>27</sup>.

**« L'ÉGLISE DU VŒU », DE STYLE NÉOCLASSIQUE, PAR FRÈRE LÉON MARIOT, 1871-1873**

« L'église du vœu » ou « église du sommet » fut bâtie sur la colline de Sheshan de 1871 à 1873 d'après les plans et sous la direction du frère Léon Mariot, le grand bâtisseur de sa génération pour la mission jésuite du Kiang-Nan. La topographie de la colline révéla d'emblée le défi architectural qu'elle imposait aux bâtisseurs : il fallait aménager une terrasse au sommet, amener les matériaux de construction à dos d'homme depuis la plaine et construire un édifice qui serait fort exposé aux intempéries et aux typhons en provenance de l'océan.

Natif de Pornic, Léon Mariot (馬历耀 *Ma Liyao*, 1830-1902) était entré dans la Compagnie de Jésus comme frère coadjuteur en 1850. Au contact d'autres frères, il apprit le dessin d'architecture, la charpenterie et les métiers du bâtiment qu'il mit en application sur plusieurs chantiers de la Compagnie en France. Envoyé en Chine en 1863, il vécut à Shanghai jusqu'à sa mort<sup>28</sup>. On lui doit nombre d'églises, de résidences, d'écoles et d'autres bâtiments de la mission. À partir



Fig. 10 - « L'église du vœu », bâtie en 1871-1873 par le frère Mariot, façade principale vue depuis le sud (Archives S. J. France, Vanves).



Fig. 11 - « L'église du vœu », vue intérieure vers le chœur et l'abside au nord (Archives S. J. France, Vanves).



Fig. 12 - « L'église du vœu », maître-autel et statue de Notre-Dame Auxiliatrix (Archives S. J. France, Vanves).

de 1865, le frère Mariot dirigea les ateliers de menuiserie, de sculpture et de peinture à l'orphelinat de Tushanwan.

De loin, « l'église du vœu » ressemblait à une villa palladienne, bien ancrée sur le sommet de la colline. De style néoclassique et de couleur blanche, elle avait un plan central en croix grecque et était orientée vers le sud. Sa façade possédait un péristyle à dix colonnes doriques et fronton, qui ne dépassait guère l'élévation des bas-côtés, tandis que la nef centrale et les bras du transept s'élevaient plus haut (fig. 10). Hormis l'abside au nord, les trois autres bras de la croix étaient percés chacun de trois entrées, assurant une circulation fluide des pèlerins depuis les terrasses autour de l'église. L'espace intérieur était rythmé par de grandes colonnes cannelées en bois de style ionique, soutenant des arcs en plein cintre, un entablement continu et deux grands berceaux en bois se croisant en leur milieu (fig. 11). Les trois autels, dont le principal était surmonté d'un baldaquin à colonnes torsées corinthiennes, sortaient des ateliers de Tushanwan. Quant à la statue de Notre-Dame Auxiliatrix, elle

venait de France (fig. 12). En fait, la basilique n'avait de chinois que ses matériaux, son orientation selon un axe sud-nord et huit lions en granit alignés sur le bord de la terrasse méridionale, seuls rescapés de l'ancien temple bouddhiste (voir fig. 45).

Malgré les difficultés liées à la topographie, les travaux furent rondement menés. Le père Agnello della Corte, supérieur général de la mission, posa la première pierre le 24 mai 1871, fête de Notre-Dame Auxiliatrix<sup>29</sup>. Mgr Languillat inaugura l'église le 15 avril

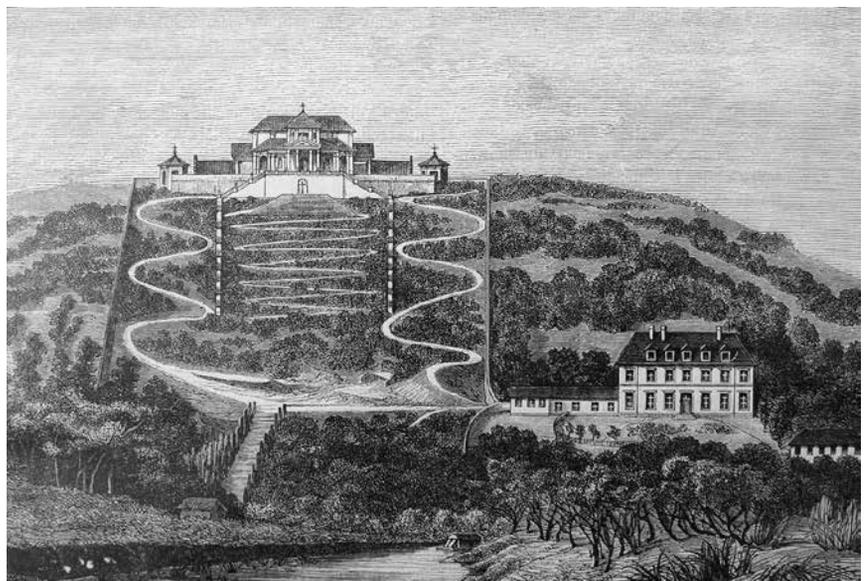


Fig. 13 - Le versant sud de la colline, l'entrée de « l'église du vœu » et de la résidence des pères vers le sud, et l'eau à l'avant-plan sont une configuration conforme aux préceptes du *fengshui* (*Les Missions catholiques*, 1877, p. 342).



Fig. 14 - Le versant sud de la colline vers 1900, avec l'église et l'observatoire au sommet, la résidence et l'église du milieu, et l'embarcadère au pied de la colline (Archives S. J. France, Vanves).

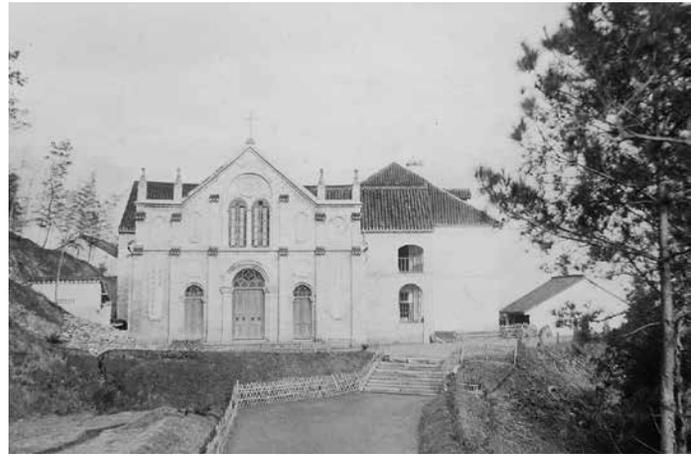


Fig. 15 - Face occidentale de « l'église du milieu » bâtie en 1894 et résidence bâtie en 1875, vues depuis la terrasse (Archives S. J. France, Vanves).

1873<sup>30</sup>. Le mois de mai 1873 fut une succession de messes pontificales, de fêtes et d'illuminations nocturnes, autant de solennités de l'Église triomphante qui attirèrent des milliers de pèlerins et de curieux venus en barque de Shanghai et du Kiang-Nan<sup>31</sup>. Les premières faveurs accordées par

Notre-Dame Auxiliatrice, considérées comme miraculeuses, ne tardèrent pas et les ex-voto se mirent à fleurir dans le sanctuaire<sup>32</sup>. Sheshan gagna rapidement en renommée et attira de plus en plus de pèlerins depuis les provinces de Zhejiang, Hunan, Hubei, Jiangxi, et même du Sichuan.

Tout site de pèlerinage requiert des infrastructures d'accueil adaptées. Ainsi, de part et d'autre de l'église furent construites des salles d'attente pour les pèlerins – hommes à l'est et femmes à l'ouest – ainsi qu'un campanile en bois pour quatre cloches envoyées de France dans les années 1875-1878. Les quatorze stations du chemin de croix furent établies le long du sentier en forme de lacets sur le flanc méridional de la colline<sup>33</sup> (fig. 13). En 1875, les frères Léon Mariot et Jean Goussery (顾培原 *Gu Peiyuan*, 1828-1896) bâtirent une nouvelle résidence servant de lieu de retraite pour les jésuites de Shanghai à l'emplacement du sanatorium au pied du versant sud de la colline. Un père assurait désormais une présence permanente pour l'accueil des chrétiens qui visitaient Sheshan en dehors des mois de pèlerinage. Ainsi, la chapelle de la résidence devint le point de départ d'une paroisse qui requit, en 1894, la construction d'une église paroissiale, appelée « église du milieu » (中堂 *zhong tang*) (fig. 14 et 15). À l'ouest de celle-ci un vaste terre-plein pouvait accueillir des cérémonies en plein air pour les pèlerins qui ne souhaitaient pas gravir la colline. Trois grandes statues de Notre-Dame de Lourdes, de saint Joseph et du Sacré-Cœur y furent érigées sous des baldaquins gothiques et suscitérent de nouvelles dévotions<sup>34</sup> (fig. 16). Les dons des bienfaiteurs affluaient : vitraux, lustres et statues enrichirent l'église, tandis que

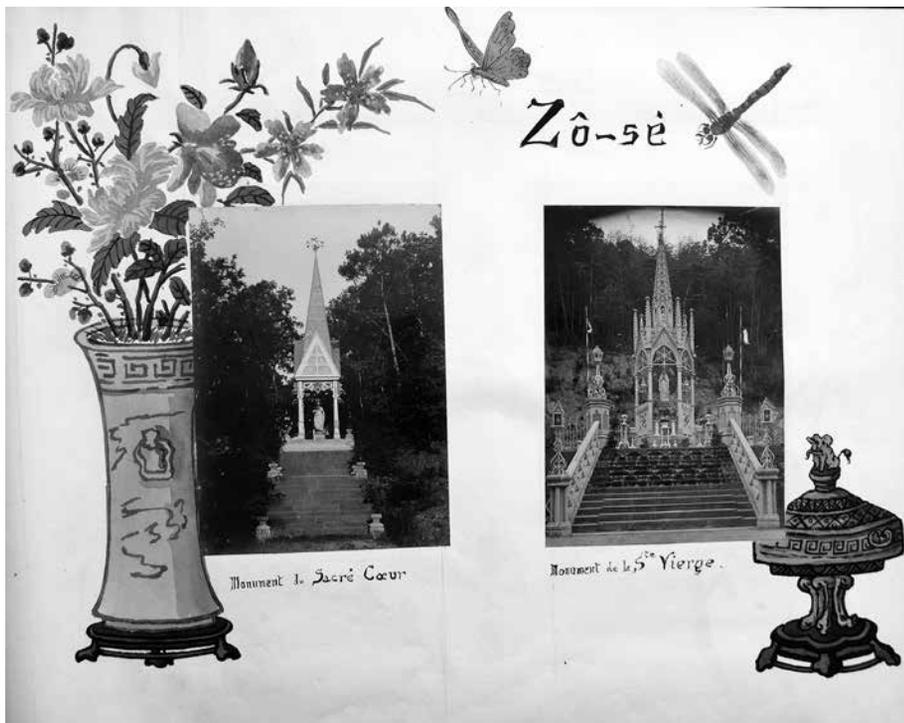


Fig. 16 - Monuments du Sacré-Cœur et de Notre-Dame de Lourdes sur l'esplanade du milieu (Archives S. J. France, Vanves).

les dons en espèces permettaient aux pères d'accroître le domaine par l'acquisition des versants est et ouest de la colline. Enfin, en 1899, les jésuites érigèrent un observatoire astronomique au sommet de la colline, à l'est de l'église (fig. 14). Le père Stanislas Chevalier (蔡尚質 *Cai Shangzhi*, 1852-1930) fit venir de France un télescope qui fut installé dans la coupole métallique en 1901<sup>35</sup>. La colline de Sheshan accueillait ainsi une activité scientifique de premier ordre, en lien direct avec l'observatoire de Xujiahui.

#### LE PROJET AVORTÉ DU FRÈRE ALOÏS BECK, 1917-1919

À cause de l'augmentation croissante du nombre de pèlerins en provenance de toute la Chine<sup>36</sup>, la basilique construite en 1873 était devenue trop petite et Mgr Jules Prospère Paris (1846-1931),

vicaire apostolique de Nankin, songea à en construire une plus grande. En 1917, le frère jésuite allemand Aloÿs/Aloysius Beck (葛承亮 *Ge Chengliang*, 1853-1931), fut chargé de dresser un projet. Il était le successeur du frère Mariot à la tête des ateliers de Tushanwan qui, à cette époque, se mirent également à produire du mobilier et des sculptures chinoises destinées à l'exportation dans le monde. Les deux chefs-d'œuvre réalisés par l'atelier de menuiserie sous la houlette du frère Beck sont la façade du pavillon chinois commandé en 1903 par le roi Léopold II pour son parc à Bruxelles<sup>37</sup>, et une série de quatre-vingt six maquettes en bois de pagodes chinoises pour l'Exposition internationale Panama-Pacifique à San Francisco en 1915<sup>38</sup>.

En tant que menuisier et charpentier, le frère Beck avait bâti plusieurs églises à structure en bois pour la mission de Shanghai. Son projet pour Sheshan, connu par la photographie d'une maquette en bois publiée en mai 1918<sup>39</sup>, était une

basilique en croix latine composée d'un porche avec deux tours carrées coiffées de petites coupoles, une nef de quatre travées avec bas-côtés, un transept saillant à bas-côtés, un dôme octogone à la croisée, et un sanctuaire de deux travées avec abside et déambulatoire (fig. 17). Le projet ne présentait aucun élément de style chinois : les arcs en plein cintre, les portails, les baies jumelles des tours, et les proportions de la façade du transept renvoyaient à la tradition romane, tandis que le dôme octogone et les huit fenêtres circulaires du tambour s'inspiraient clairement de la cathédrale Santa Maria del Fiore de Florence. Une statue mariale couronnait le dôme. Le projet du frère Beck reprenait en partie le tracé du plan de l'église du frère Mariot, mais en tournait l'axe de 90° tout en l'allongeant vers l'est. En effet, « l'église du vœu » était bâtie sur un plan centré en croix grecque dont la façade principale était tournée vers le sud. Beck renforça l'idée du plan centré en y ajoutant un dôme, mais le transforma en croix latine selon un axe est-ouest. Ainsi le bras sud du transept s'ouvrirait sur l'esplanade des lions, tandis que la façade principale serait du côté oriental et le chevet à l'ouest.

Malgré le soutien de Mgr Paris « qui espérait en voir bientôt l'achèvement, comptant pour cela sur le frère Pierre Tsu, entrepreneur habile qui savait mener ses constructions rapidement et avec un minimum de frais »<sup>40</sup>, le projet fut abandonné. Le père Joseph Verdier, supérieur de la mission de Shanghai depuis mai 1919, était en effet plus ambitieux et voulait une église plus monumentale : « Il semblait préférable de n'employer que des matériaux plus résistants, brique, pierre et ciment, bois exclu. Un tel projet requerrait le concours de véritables techniciens, et l'étude en fut reprise à nouveau »<sup>41</sup>. Au même moment, au lendemain de la Première Guerre mondiale en Europe et de la naissance difficile de la République de Chine, le contexte historique changeait complètement. Les grands bouleversements du monde dans les années 1920 et 1930 affectèrent également l'Église et sa politique missionnaire.



Fig. 17 - Projet du frère Beck, photo de la maquette, 1918 (*Revue Catholique*, mai 1918).

### LA REMISE EN QUESTION DU MODÈLE MISSIONNAIRE OCCIDENTAL À PARTIR DE 1919

Après l'échec de la Révolte des Boxers en 1900, le nombre de Chrétiens augmenta de manière significative en Chine et le protectorat français atteignit son apogée<sup>42</sup>. Une partie des indemnités payées par l'empire Qing fut affectée à la reconstruction, dans les styles occidentaux et leurs variantes nationales, des églises détruites par les Boxers<sup>43</sup>. Cette exportation de symboles identitaires contribua à affirmer l'origine étrangère du christianisme et à « féodaliser » le paysage religieux, car chaque congrégation missionnaire construisait dans le style de son pays d'origine<sup>44</sup>. La Première Guerre mondiale radicalisa les tensions nationalistes entre les congrégations missionnaires, en particulier entre Français, Allemands et Italiens. Entre-temps, la chute de la dynastie des Qing et la naissance de la République de Chine en 1912 stimulait une prise de conscience patriotique qui conduisit, en 1919, au Mouvement du 4-Mai et au refus de la signature du Traité de Versailles le 28 juin. Le fait que la plupart des Chinois percevaient les missionnaires comme des agents des puissances occidentales constituait une menace pour l'Église : christianisme était associé à impérialisme et mis sous la pression croissante des nationalistes du Kuomintang et, à partir de 1921, des communistes chinois.

Le pape Benoît XV (1914-1922), conscient de l'urgence de promouvoir de véritables églises locales avec un clergé et des évêques indigènes, relança, par sa lettre apostolique *Maximum illud* du 30 novembre 1919, le mouvement d'inculturation<sup>45</sup>. Contrairement aux visions du monde coloniales et euro-centriques du XIX<sup>e</sup> siècle, celui-ci visait à enraciner et à intégrer la foi chrétienne dans les cultures spécifiques, comme au temps de Matteo Ricci<sup>46</sup>. Pie XI (1922-1939), le « pape des missions », fit de l'inculturation l'une des priorités de son pontificat<sup>47</sup>. Il consacra les premiers évêques autochtones et fonda à l'Université Urbaniana à

Rome un institut pour l'éducation des séminaristes de pays de mission. En 1925, il organisa une exposition missionnaire au Vatican et fonda, en 1926, le Musée ethnologique missionnaire qui exposait des reliques des grandes religions et des cultures du monde<sup>48</sup>.

Si la portée de la politique romaine était mondiale, son souci principal était la Chine. En 1920, en effet, la plupart des territoires missionnaires en Asie et en Afrique étaient encore des colonies, tandis que la Chine et le Japon se trouvaient dans un tout autre processus de modernisation politique et sociétale. En 1922, non sans difficultés diplomatiques, le Saint-Siège parvint à mettre un terme au protectorat français et exhorta les missionnaires à oublier les intérêts de leur pays d'origine, à servir l'Église universelle et à transmettre le pouvoir décisionnel à des évêques locaux<sup>49</sup>. Pie XI envoya aussitôt un délégué apostolique en Chine, en la personne de Mgr Celso Costantini (刚恒毅 *Gang Hengyi*, 1876-1958), chargé de la mise en œuvre de la politique d'inculturation et de la promotion d'une Église chinoise<sup>50</sup>. Dès son arrivée, celui-ci dut faire face à l'hostilité de nombreux missionnaires français qui contestaient l'abolition du protectorat français, mais

il pouvait compter sur le soutien de la plupart des autres instituts missionnaires européens et nord-américains<sup>51</sup>. Utilisant *Maximum illud* comme ligne de conduite, le délégué apostolique œuvra pour l'unité au service de l'Église. Le synode de Shanghai en 1924, déjà évoqué (fig. 5), ainsi que la consécration des six premiers évêques chinois par Pie XI à Rome, le 28 octobre 1926, furent deux étapes majeures dans le processus de sinisation<sup>52</sup>.

Dès 1923, Mgr Costantini plaida pour la sinisation de l'art sacré et de l'architecture religieuse<sup>53</sup>. La question du style était plus qu'une question d'esthétique, car elle participait au grand défi de la modernisation de la société chinoise en quête de nouvelles identités<sup>54</sup>. Mgr Costantini était confronté à trois défis architecturaux concomitants : l'opposition des missionnaires conservateurs à toute forme de sinisation de l'architecture, de la décoration et du mobilier des églises, et leur obstination à défendre le gothique comme style universel de l'Église<sup>55</sup> ; l'avance prise par les missions protestantes en matière de sinisation, en particulier de l'architecture des universités, et leur succès auprès des nouvelles élites du Kuomintang qui promouvaient une architecture moderne et chinoise<sup>56</sup> ; la



Fig. 18 - L'Université catholique de Pékin, archétype du style « sino-chrétien », bâtie en 1929-1930 (Archives Abbaye Maredsous).



Fig. 19 - Le père Alphonse De Moerloose, au centre, à Shanghai au début des années 1920 (Archives C.I.C.M., KADOC, Louvain).

difficulté des catholiques chinois à définir leur identité propre dans une société en transformation rapide et violente <sup>57</sup>.

En Europe, dès avant la Première Guerre mondiale, l'architecture religieuse et l'art sacré n'étaient plus exclusivement de style néo-gothique, néo-roman ou néo-classique. De nouveaux courants, liés à un renouveau liturgique promu autour de 1900, favorisaient les références à l'architecture paléochrétienne, byzantine et régionale. Avec l'émergence de l'architecture moderne, des premières églises en béton armé et de l'art abstrait se développa une nouvelle esthétique avec des espaces, des formes et une décoration propres <sup>58</sup>. L'architecture moderne trouva également en Chine un terrain propice grâce à la première génération d'architectes chinois formés aux États-Unis et en Europe <sup>59</sup>. Ceux-ci travaillèrent pour le compte du gouvernement ou d'investisseurs privés, mais pas pour l'Église catholique.

Mgr Costantini ne voulait ni des styles occidentaux, ni de l'esthétique moderniste, mais acceptait que les édifices de style chinois fussent modernes par leurs techniques de construction. L'usage du

béton armé en lieu et place du bois pour les structures portantes et les charpentes de toiture répondait à des raisons économiques et de solidité. Les premiers édifices catholiques sinisés furent conçus à partir de 1927 par le moine bénédictin hollandais Adelbert Gresnigt (葛利斯 *Ge Lisi*, 1877-1956) que Mgr Costantini avait fait venir en Chine car il n'avait pas trouvé d'architecte chinois pour créer le « style sino-chrétien » qu'il appelait de ses vœux <sup>60</sup>. Dom Gresnigt conçut et bâtit l'Université catholique de Pékin et trois autres grands séminaires qui devinrent les archétypes du nouveau style sino-chrétien <sup>61</sup> (fig. 18). Celui-ci fut promu jusqu'au début des années 1940 <sup>62</sup>, après quoi l'on ne construisit plus d'églises en République populaire de Chine jusqu'au milieu des années 1980 <sup>63</sup>.

#### LE PÈRE ALPHONSE DE MOERLOOSE, MISSIONNAIRE-ARCHITECTE NÉO-GOTHIQUE

Malgré le plaidoyer de Mgr Costantini en avril 1923, les jésuites de Shanghai ne sinisèrent pas leur projet et continuèrent de faire confiance à l'architecte qu'ils avaient choisi. Après l'abandon du projet du frère Aloÿs Beck en 1919, ils s'étaient adressés au missionnaire-architecte Alphonse De Moerloose (和羹梅 *He* ou *Huo Gengmei*, 1858-1932), qui était incontestablement le bâtisseur d'églises gothiques le plus réputé en Chine septentrionale et avait déjà travaillé pour la Compagnie. Alors âgé de 62 ans, il était en Chine depuis 1885 et avait construit quatre cathédrales et des dizaines d'églises néo-gothiques ainsi que des écoles, des résidences pour les missionnaires, des orphelinats et d'autres bâtiments <sup>64</sup>. Le 2 mars 1920, De Moerloose visitait la colline de Sheshan en compagnie des jésuites Lorandi, responsable du pèlerinage, et François-Xavier Diniz, bâtisseur et responsable de l'école de Tushanwan <sup>65</sup>.

Avant d'analyser ses projets pour l'église de Sheshan, il convient de présenter brièvement ce missionnaire-architecte belge au parcours remarquable (fig. 19).

Natif de Gentbrugge près de Gand, Alphonse Frédéric De Moerloose étudia l'architecture pendant cinq ans avant d'entrer en 1881 dans la Congrégation du Cœur Immaculé de Marie. Cette congrégation de missionnaires belges et néerlandais, couramment appelés « pères de Scheut » ou « scheutistes », avait été créée en 1862 dans le but d'évangéliser la Mongolie <sup>66</sup>. De Moerloose fut d'abord envoyé dans la province de Gansu en 1885, puis déplacé en 1899 dans le vicariat apostolique de Xiwanzi, dans le nord-ouest de la province de Hebei, juste avant que les Boxers ne mettent la région à feu et à sang. La destruction de nombreuses églises en 1900 et les indemnités imposées à l'État chinois par le Protocole des Boxers de 1901 lui donnèrent l'occasion de s'affirmer comme un missionnaire-architecte. Il construisit pour les scheutistes, les lazaristes (Congrégation de la Mission), les jésuites et les trappistes. En 1910, De Moerloose quitta la Congrégation du Cœur Immaculé de Marie et devint un prêtre séculier incardiné au diocèse de Pékin. Il établit son atelier dans l'enclos de la Trappe de Yangjiaping, une fondation de l'abbaye de Sept-Fons dont il avait construit l'église abbatiale en style gothique <sup>67</sup>. Parmi ses quelques œuvres qui survécurent aux aléas du XX<sup>e</sup> siècle, la cathédrale de Xuanhua, bâtie en 1903-1906, est la plus significative <sup>68</sup>.

Issu d'une famille d'entrepreneurs de construction, Alphonse De Moerloose reçut sa formation d'architecte à Saint-Luc à Gand, une école d'art catholique ultramontaine <sup>69</sup>. Son fondement théorique, voire idéologique, était basé sur les vrais principes de Auguste W.N. Pugin (1812-1852), érigés en dogmes par le baron Jean-Baptiste Bethune (1821-1894) et adaptés aux références gothiques régionales de la Flandre et de la vallée de l'Escaut. Le néo-gothique de Saint-Luc devint style national lorsque le Parti Catholique gouverna sans partage la Belgique de 1884 à 1914 <sup>70</sup>. De Moerloose avait été formé avant cette période, dans les années 1876-1881, c'est-à-dire pendant la phase initiale et la plus militante de Saint-Luc. Les églises que ses deux maîtres, Jean-Baptiste Bethune et Auguste Van

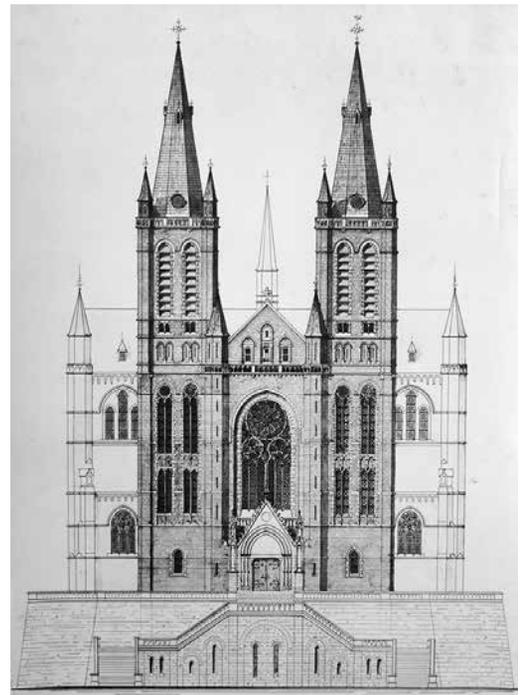
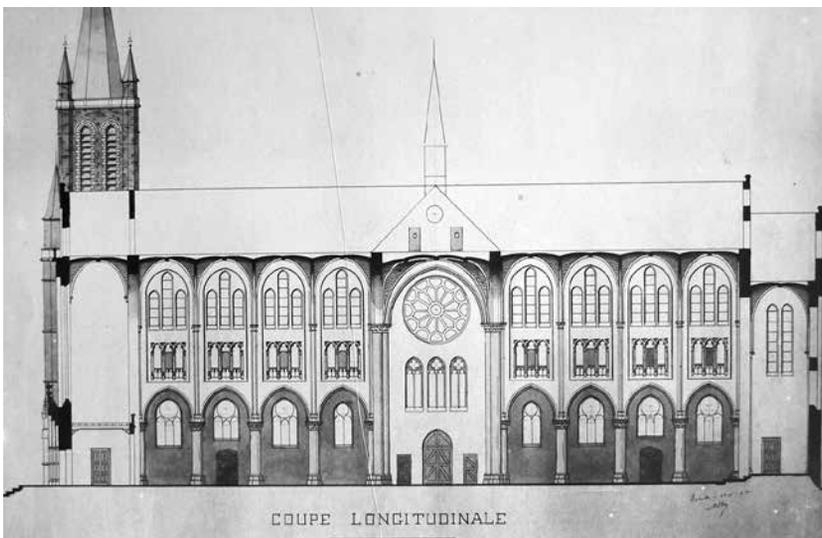
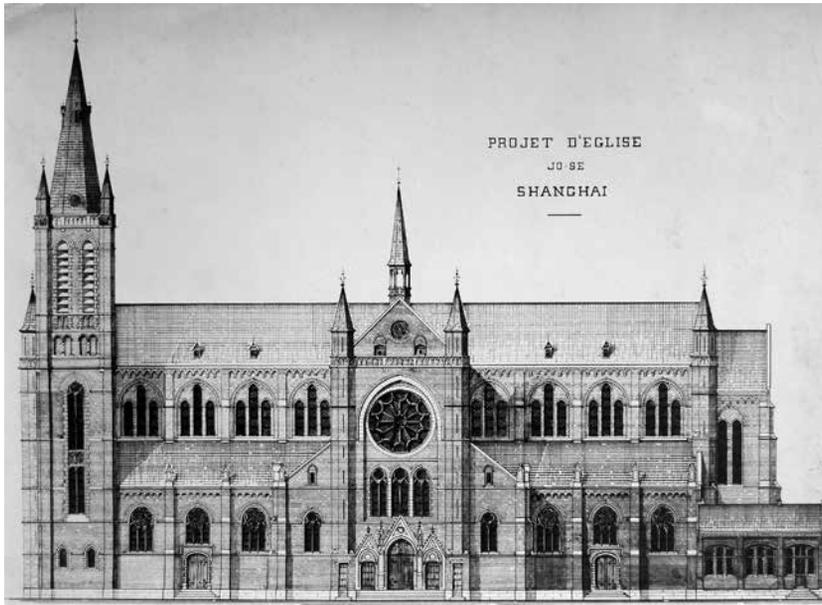
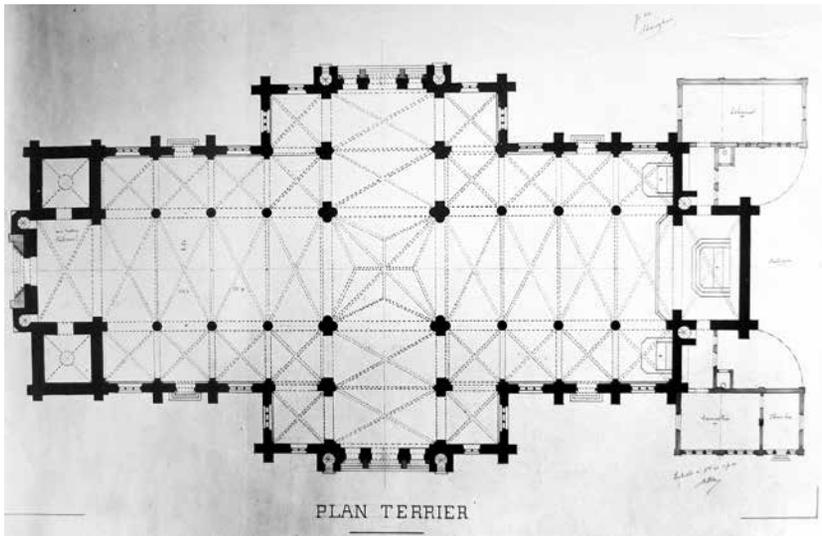
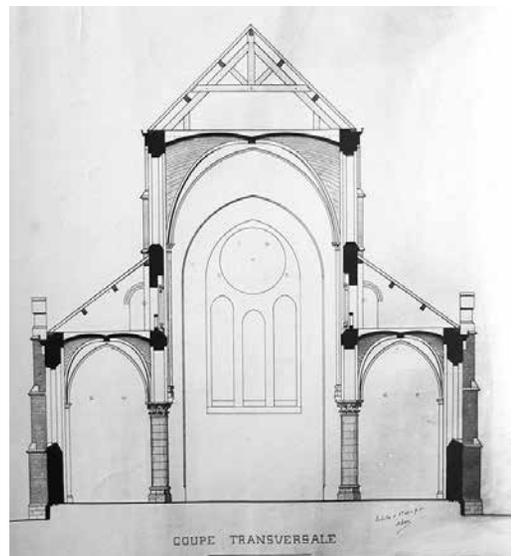


Fig. 20-24 - Projet gothique pour la basilique de Sheshan, dessiné par le père De Moerloose, 1920 (photos des plans originaux, Archives C.I.C.M., KADOC, Louvain).



Assche (1826-1907), avaient construites à cette époque continuèrent à lui servir de source d'inspiration pendant des décennies en Chine. Il en sera question plus loin.

Complètement intégré dans le modèle missionnaire euro-centrique du XIX<sup>e</sup> siècle et déconnecté de l'évolution architecturale en Europe, De Moerloose resta strictement fidèle au canon architectural de Saint-Luc des années 1875-1880<sup>71</sup>. Après la Première Guerre mondiale, son architecture essuya une double critique. D'une part, des missionnaires trouvaient ses églises gothiques belles, mais inadaptées au climat rigoureux de la Mongolie. À cause des grandes fenêtres et des hautes voûtes en bois, l'on y gelait en hiver et suffoquait en été<sup>72</sup>. D'autre part, désireux de siniser les églises en Chine, Mgr Costantini condamnait les styles occidentaux, en particulier le néo-gothique.

Pour Sheshan, De Moerloose dessina un projet gothique en filiation directe avec les idées de Bethune et de Saint-Luc. Sheshan fut à la fois la plus prestigieuse et la dernière de ses œuvres. Il ne participa pas à sa construction et n'en vit pas l'achèvement. Fatigué et blessé par les critiques de Mgr Costantini, il revint en Belgique en 1929 après quarante-quatre années de Chine. Il réintégra la Congrégation du Cœur Immaculé de Marie et mourut trois ans plus tard à Schilde, près d'Anvers.

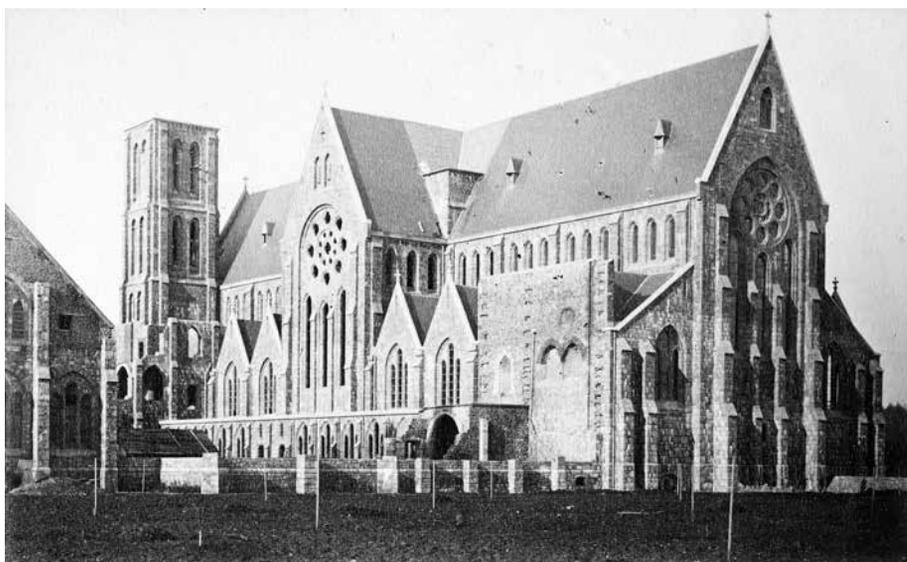


Fig. 25 - Église abbatiale de Maredsous en cours de construction, vers 1880 (Archives Abbaye Maredsous).

#### LES DEUX PROJETS D'ALPHONSE DE MOERLOOSE POUR LA BASILIQUE DE SHESHAN, 1920-1923

En février 1925, le père De Moerloose écrivait à un confrère : « Il me semble que je vous ai donné à Shanghai des photos du premier projet de Zo.se. Je vous enverrai le second qui est actuellement en cours d'exécution dans le style roman »<sup>73</sup>. Cette lettre mentionne deux projets et des photos de plans. Par chance, sept petites photos de plans de la grande église de pèlerinage, dont trois signés des initiales *adm*, sont conservées dans les archives de

la Congrégation du Cœur Immaculé de Marie<sup>74</sup>. Ces plans ne sont pas datés mais cinq se rapportent à un projet gothique (fig. 20-24) et deux présentent l'édifice tel qu'il fut réalisé, dans le style qualifié de roman par son auteur (fig. 28-29).

Le père Chevestrier explique la raison des deux projets. « Les avis restaient partagés quant au style, le P. De Moerloose penchant visiblement vers le gothique sans emporter la conviction des autres pères. Il ferait donc deux plans, entre lesquels les supérieurs choisiraient. Dès son retour à Shanghai, le P. De Moerloose se mit au travail, commençant tout naturellement

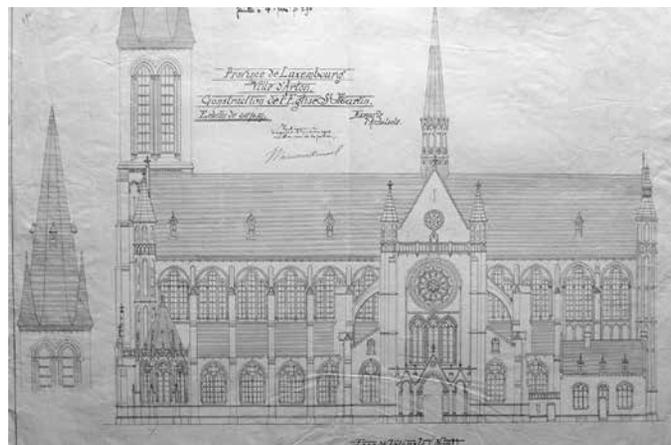
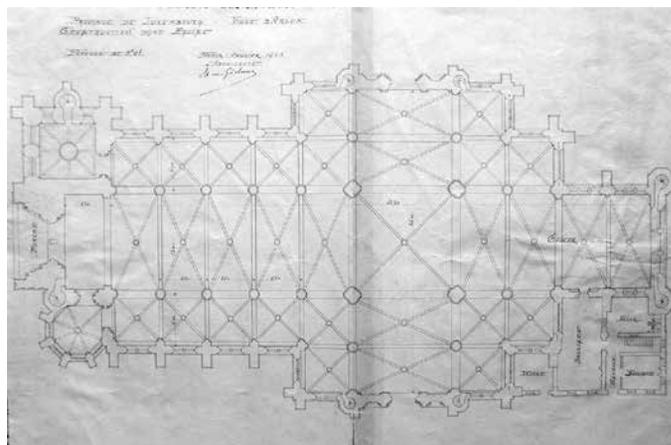


Fig. 26-27 - Église Saint-Martin à Arlon, plans de Van Gheluwe, 1906 (Archives de la Commission royale des Monuments, Sites et Fouilles, Liège).

par le gothique, car il espérait bien que la seule vue de son dessin gagnerait tous les suffrages. À peine en avait-il tracé quelques traits que le R.P. Verdier s'embarquait pour la France. Parti le 1<sup>er</sup> avril [1920], il ne devait nous revenir qu'au mois d'octobre, et c'est seulement alors qu'une décision pourrait être prise. Profitant de ce séjour en France, le R.P. Supérieur parla du projet en cours. Il vit des architectes et des artistes, leur montra des photographies de Zô-cè et des environs, et demanda leur avis. Une église romane seule, dirent-ils, convenait à notre colline et s'accorderait avec les coupoles de l'observatoire. Le P. d'Armailhacq, entre autres, artiste au goût sûr, conseillait au R.P. Supérieur de rejeter tout autre projet. Quand donc, de retour en Chine, il reçut la magnifique esquisse que l'architecte avait composée *con amore*, ce fut pour prier le P. De Moerloose d'en faire le sacrifice, et d'établir un plan de style roman. Pendant qu'il s'adonnait à ce nouveau travail, le père refit plusieurs fois le voyage de Zô-cè, en 1921 et 1922, et lorsqu'il s'y rendit une dernière fois, le 4 février 1923, c'était pour livrer aux entrepreneurs le plan achevé qui avait reçu l'approbation des supérieurs »<sup>75</sup>.

Le projet gothique était anachronique car il aurait pu être dessiné un demi-siècle plus tôt par le baron Bethune. Le père De Moerloose restait fidèle à ses maîtres et aux préceptes appris à Saint-Luc. Comme dans plusieurs de ses grandes églises, sa référence était l'abbatiale de Maredsous, bâtie par Bethune dans les années 1872-1880<sup>76</sup>, elle-même inspirée des projets d'abbayes publiés par Pugin<sup>77</sup>. Comme à Maredsous, la façade à deux tours, le chevet droit et le transept divisant l'église en une nef et un chœur de longueurs égales définissaient le parti architectural du projet gothique de Sheshan (fig. 21 et 25). Les triplets, les colonnes à chapiteaux à crochets et les piliers composés de la croisée étaient identiques. La comparaison avec un autre grand édifice néo-gothique de Saint-Luc, la basilique Saint-Martin à Arlon, est évocatrice de la manière de faire du père De Moerloose. Les plans terriers présentent un rapport de proportions identique entre la nef et les bas-côtés, le transept possède des bas-côtés faisant retour à l'est et à l'ouest des deux bras, le chevet est droit, et les élévations sont similaires (fig. 20-22 et 26-27). Comme Sheshan et tant d'autres églises votives, les

églises de Maredsous et d'Arlon occupent un site élevé et imposent leur silhouette à des kilomètres à la ronde. Arlon n'ayant qu'une seule tour de façade, il est possible que ce parti ait inspiré le second projet de De Moerloose<sup>78</sup>.

Comment De Moerloose aurait-il pu être au courant de l'église d'Arlon, bâtie en 1904-1907 ? Les plans avaient été dessinés par l'architecte Édouard Van Gheluwe (1854-1906) et, après sa mort, exécutés par Modeste de Noyette (1848-1923), architecte de Saint-Luc et beau-frère d'Alphonse De Moerloose<sup>79</sup>. Les archives du premier n'étant pas conservées, et celles du second étant très fragmentaires, nous n'avons pas de preuve formelle d'un échange de plans ou d'autres documents entre les deux architectes<sup>80</sup>. Toutefois, des liens de parenté entre les églises des deux architectes ont été constatés par ailleurs<sup>81</sup>. Les églises de Shuangshuzi et de Xuanhua sont deux autres exemples de la méthode de composition du père De Moerloose. La première, bâtie en 1917, combine la façade de l'abbatiale de Maredsous avec l'élévation de l'église Saint-Christophe de Liège, que Van Assche avait étudiée en

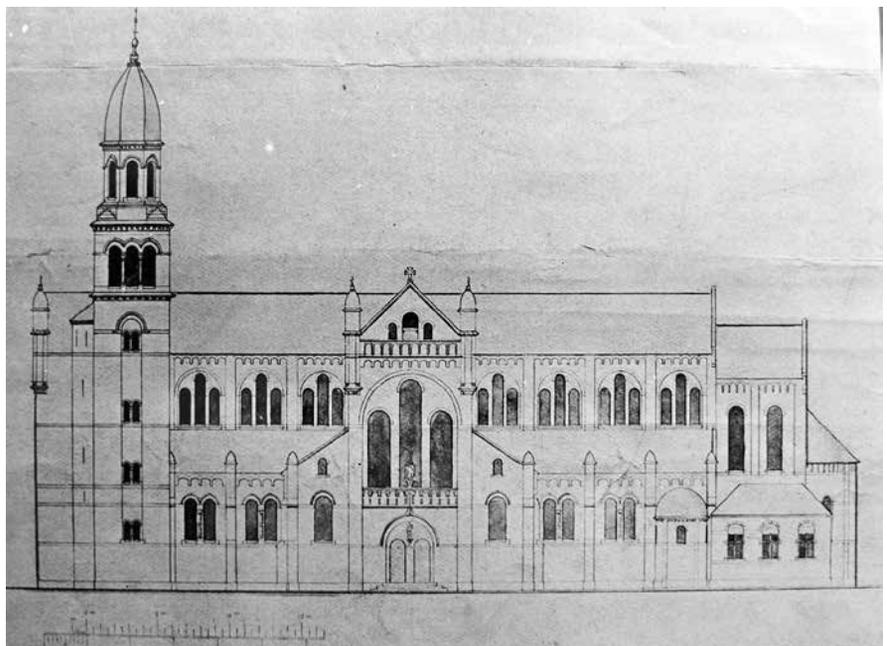
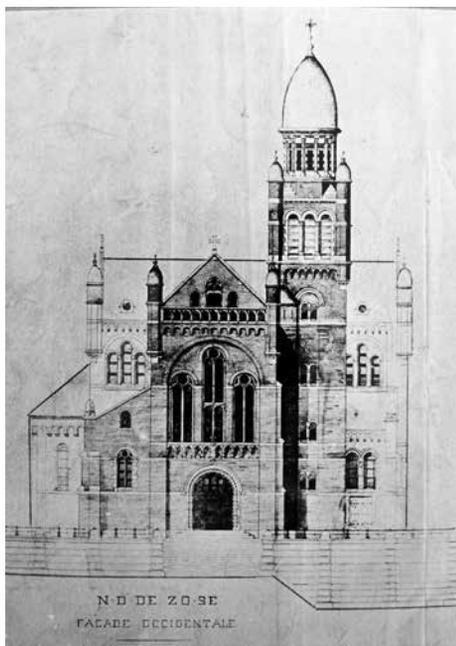


Fig. 28-29 - Projet roman pour la basilique de Sheshan, dessiné par le père De Moerloose, 1921-1923. Les parties supérieures de la tour présentent deux variantes. (Photo des plans originaux, archives C.I.C.M., KADOC, Louvain).



1877, puis restaurée <sup>82</sup>. La seconde, bâtie en 1903-1906, combine les voûtes en bois de Maredsous avec le parti général de l'église Saint-Joseph de Roubaix, œuvre majeure de Bethune des années 1876-1878 <sup>83</sup>. Ailleurs, De Moerloose introduisait des variations de hauteur et de largeur du transept, de l'emplacement de la tour, de la forme du chevet, etc. <sup>84</sup>. Il ne s'agissait en aucun cas de plagiat, mais d'une communauté de vues avec un mouvement et de références à des maîtres vénérés <sup>85</sup>. On sait que le missionnaire-architecte était en contact régulier avec

sa famille en Belgique et que Saint-Luc lui demanda d'envoyer quelques plans de ses églises de Chine pour une exposition anniversaire à Gand en 1907 <sup>86</sup>.

Que les supérieurs jésuites de Paris n'aient pas aimé le projet *puginesque* ou *bethunien* du père De Moerloose en 1920 n'est pas surprenant. Le néo-gothique ultramontain de Saint-Luc ne pénétra guère en France, le pays de Viollet-le-Duc, au-delà du Nord, à l'exception d'une église construite par Bethune à Paris en 1872-1879 <sup>87</sup>. Par ailleurs, les

églises construites à Paris avant la guerre avaient définitivement tourné le dos au néo-gothique. Le rôle exact du père Pierre d'Armailhacq <sup>88</sup>, évoqué dans l'extrait du père Chevestrier à propos du style, ne nous est pas connu <sup>89</sup>.

La comparaison des deux projets de Sheshan montre que les grandes lignes de la composition restèrent inchangées, sauf sur quatre points importants (fig. 20-24 et 28-30) :

- la façade occidentale : une façade-écran remplace la façade à deux tours ; à



Fig. 35 - Arcade, triforium, clair-étage et voûtes d'ogives de la nef (THOC, septembre 2016).

Fig. 34 - Nef vue depuis le triforium du bras sud du transept (THOC, mai 2011).



Fig. 36 - La grande nef vue vers l'ouest (THOC, mai 2011).

la grande verrière gothique à remplages se substituent trois longues et étroites fenêtres en plein cintre ; le portail est également en plein cintre.

- la tour : désormais unique, au sud-ouest, accolée à la deuxième travée de la nef. Elle ne se termine plus par une flèche gothique mais par un couronnement en forme de dôme dont la silhouette rappelle les lanternons néo-romans de Saint-Front à Périgueux et les tourelles de la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre<sup>90</sup> (fig. 31).

- le chevet et le sanctuaire : une abside se substitue au chevet droit et deux chapelles latérales ou absidioles accueillent les autels latéraux du Sacré-Cœur et de Saint-Joseph. La statue de Notre-Dame Auxiliatrice, au sommet du maître-autel, est magnifiée par l'abside et sa voûte en cul-de-four (fig. 32).

- le transept : désormais asymétrique, il possède une abside avec l'autel de dévotion mariale faisant face à l'entrée principale des pèlerins dans le croisillon sud. Cette disposition crée un axe transversal sud-nord terminé par une abside perpendiculaire à l'axe est-ouest également terminé par une abside, les deux accueillant une image mariale (fig. 33).

La « romanisation » consista également à remplacer tous les arcs brisés par des

arcs en plein cintre, à adapter les portails gothiques et les fenêtres à remplages de la façade occidentale et des bas-côtés, et à supprimer les grandes rosaces du transept. À l'intérieur, les colonnes de la nef et les colonnettes du triforium sont désormais pourvues des chapiteaux sphéro-cubiques tandis que les arcs doubleaux retombent

sur des colonnettes engagées baguées par l'intermédiaire de chapiteaux à feuillages romans (fig. 34). Toutes les voûtes sont des croisées d'ogives gothiques (fig. 35). Quelques bases prismatiques et les résilles du banc de communion sont également de type gothique (fig. 36). Quelques consoles sont sculptées de têtes d'anges. À l'extérieur, les corbeaux portent des symboles mariaux (étoile, croissant lunaire), la porte occidentale et le pignon oriental sont encadrés par le tétramorphe.

Avec ses 55 m de longueur totale (dans œuvre), 16 m de largeur (nef et bas-côtés dans œuvre), ses voûtes culminant à 15,50 m, le faite du toit à 22 m et la tour à 38 m, Sheshan était la plus grande église que le père De Moerloose ait conçue. Ponctuée d'une haute tour, au sommet d'une colline d'une centaine de mètres de hauteur dans les environs de la ville la plus importante de Chine, l'église de pèlerinage était incontestablement le projet architectural le plus ambitieux de la mission catholique de Chine au milieu des années 1920. Restait à concrétiser le projet sans tarder, rassembler les fonds et résoudre les défis techniques posés par le site et l'acheminement des matériaux.



Fig. 37 - Cérémonie de la pose de la première pierre, le 24 mai 1925 (*Relations de Chine*, 1926, p. 306).

**LE PÈRE FRANÇOIS-XAVIER DINIZ,  
ARCHITECTE-BÂTISSEUR DE LA  
BASILIQUE, 1924-1935**

Jusqu'à présent, la littérature a surtout retenu le nom du père jésuite François-Xavier Diniz (葉肇昌 *Ye Zhaochang*, 1869-1943) comme architecte de la basilique plutôt que celui du père De Moerloose. Le père Diniz a déjà été mentionné à propos de la première visite du père De Moerloose à Sheshan le 2 mars 1920<sup>91</sup>. Quel fut son rôle et d'où vient l'erreur d'attribution ? Les sources le concernant sont limitées<sup>92</sup>. Ce n'était pas un frère coadjuteur spécialisé en charpenterie comme les frères Mariot et Beck, mais, comme De Moerloose, il était un prêtre qui avait reçu une formation d'architecte. Le document latin inséré dans la pierre d'angle posée par Mgr Paris le 24 mai 1925 associe leurs deux noms en précisant : « les architectes sont : A. De Moerloose, prêtre du vicariat de Pékin, qui a fait le plan ; François Diniz, prêtre de la Compagnie de Jésus, du vicariat de Nankin, qui l'a construite »<sup>93</sup>.

Né à Shanghai de parents portugais de Macao, François-Xavier ou Francesco Diniz fit ses études au collège jésuite Saint-François-Xavier où il apprit le français. Il entra ensuite dans le bureau de l'architecte William Dowdall à Shanghai<sup>94</sup>. À 27 ans, Diniz, dont l'avenir semblait tracé, décida d'arrêter l'architecture et entra dans la Compagnie de Jésus. Ordonné en 1905, il fut envoyé dans la paroisse de Shuidong (水东, province d'Anhui). Se souvenant de son passé d'architecte, ses supérieurs lui confièrent en 1906 la supervision de la construction de la nouvelle cathédrale Saint-Ignace à Xujiahui<sup>95</sup> (fig. 4). Ce choix était d'autant plus judicieux que les plans de la cathédrale avaient été dressés par William Dowdall, l'architecte-concepteur. Jusqu'à l'achèvement de la cathédrale en 1910, le père Diniz en fut l'architecte-bâtitseur. Envoyé ensuite à Paris pour sa troisième année de probation religieuse, il suivit en 1913 des cours d'architecture à l'École des Beaux-Arts<sup>96</sup>. Il bâtit également plusieurs églises dans la province de Jiangsu, les premiers

bâtiments de l'Université l'Aurore ainsi que le collège Saint-Ignace à Shanghai, en style classique français.

Le père Chevestrier évoque les problèmes avec l'entrepreneur, liés à la difficulté d'accès du site<sup>97</sup>. Les jésuites souhaitaient travailler avec les entrepreneurs français Rémond et Collet, en raison, sans doute, de bonnes collaborations antérieures. Ceux-ci se

réunirent sur place avec les pères De Moerloose et Diniz le 4 février 1923 et reçurent les plans et les métrés nécessaires à l'établissement des devis. Ils examinèrent notamment les communications avec Shanghai, l'établissement des baraques pour les ouvriers au pied de la colline, la provenance des matériaux, l'acheminement de ceux-ci au sommet de la colline, et la condition de ne pas perturber les observations astronomiques



Fig. 38 - Charpente de la nef en béton armé (THOC, mai 2011).



Fig. 39 - Chapiteau de style roman au sommet d'un pilier de la croisée (THOC, mai 2011).

de l'observatoire voisin. Le délai de construction initialement prévu était de trois ans. Le 22 août 1923, les entrepreneurs remettaient une offre, jugée élevée, mais justifiée par les difficultés. Ils refusaient en outre de prendre en charge la démolition de « l'église du vœu » et demandaient un site dégagé. En mai 1924, peu avant la visite de Mgr Costantini sur le site, les entrepreneurs demandaient à la Mission de faire les fondations de l'église, argumentant l'impossibilité d'établir un devis à cause des aléas de l'acheminement des matériaux, des jours chômés, du climat, etc. Dans ces conditions, les supérieurs confièrent la responsabilité du chantier au père Diniz, non sans hésitations car « on faisait volontiers grief à notre architecte de la lenteur avec laquelle il menait ses travaux et quel soin méticuleux il prenait des moindres détails »<sup>98</sup>. Pendant onze ans, de 1924 à 1935, le père Diniz consacra le plus clair de son temps à Sheshan et mena à son terme le grand projet des jésuites de Shanghai.

Nous n'entrerons pas dans les détails du financement et de la construction car les archives du chantier n'ont pas été localisées<sup>99</sup>. Quelques articles et de rares photos dans *Relations de Chine*, la revue

des jésuites de Shanghai, font état de l'avancement des travaux, sans toutefois en donner des détails précis<sup>100</sup>. La pose de la première pierre, le 24 mai 1925, avait été précédée par la démolition de l'ancienne « église du vœu », les travaux de terrassement, le tracé du plan à la chaux sur le roc mis à nu, et la maçonnerie des fondations, comme le montre clairement une photo<sup>101</sup> (fig. 37). Un monte-charge avec un câble en acier mu par un moteur au pied de la colline permettait à une benne chargée de matériaux de les monter en deux minutes. Les pierres de granit, les briques rouges, le ciment, les armatures d'acier et le sable pour le béton, les tuiles vertes de la toiture, les carrelages à motifs de la nef et du chœur, le plâtre, les portes, les fenêtres et verrières, le mobilier, etc. arrivèrent au sommet par cette benne ou furent portés sur le sentier des pèlerins. Un gros tuyau et une pompe assuraient l'approvisionnement en eau indispensable pour le béton, le mortier et le plâtre. Le matériau le moins utilisé dans l'église est le bois : les charpentes, les voûtes et les voligeages étant en béton armé (fig. 38), le bois servit principalement pendant le chantier pour les coffrages et les échafaudages. Trois raisons peuvent

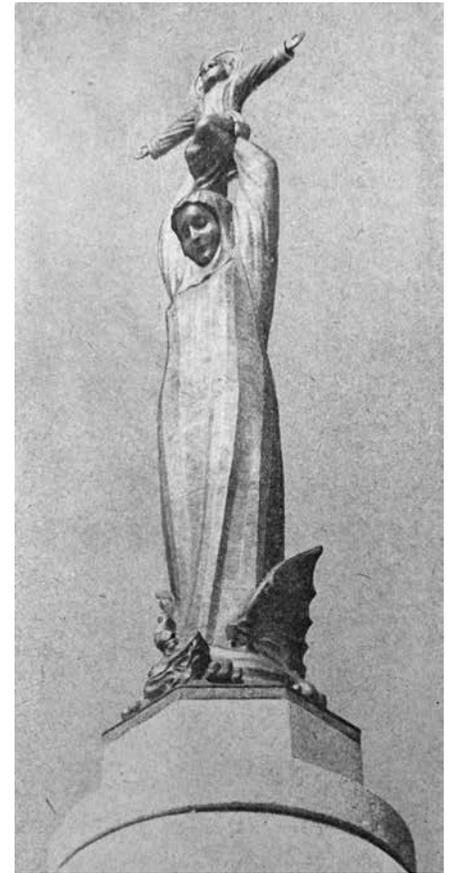


Fig. 40 - Statue de Notre-Dame de Sheshan placée au sommet de la tour en 1936 (*A Guide to Catholic Shanghai*, Shanghai, 1937, p. 57).

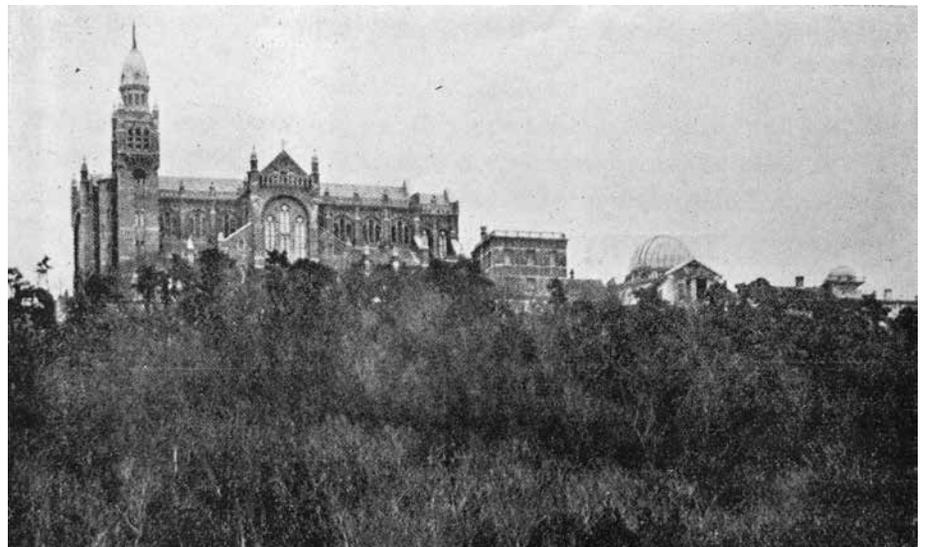
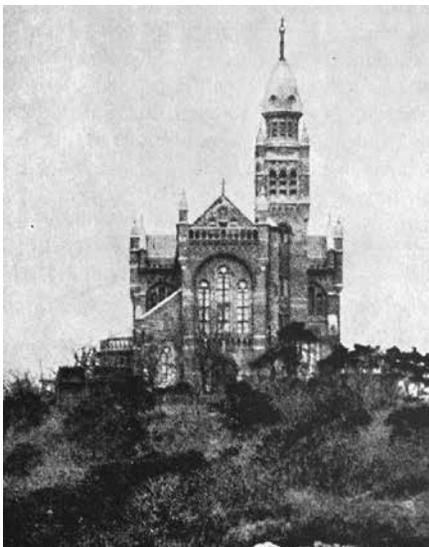


Fig. 41 - La basilique peu après son achèvement : les deux façades principales côté ouest et côté sud, ainsi que l'observatoire à l'est (*Relations de Chine*, 1939, p. 85 et 211).

expliquer l'utilisation du béton armé : l'exposition au vent et aux typhons, les insectes xylophages qui ne manquent pas en Chine méridionale, et la présence à Shanghai d'entreprises de construction maîtrisant les techniques de construction complexes. Un ingénieur dut aider le père Diniz à dresser les plans des structures, de la charpente en béton armé, et à effectuer les calculs. Les jésuites de Shanghai, bâtisseurs d'églises, de bâtiments universitaires, d'écoles, etc. disposaient d'un réseau bien établi et sollicitèrent certainement des conditions spéciales <sup>102</sup>. Dans les parties basses, les colonnes, chapiteaux et encadrements sont en granit extrait de la carrière de Jinshan 金山 près de Shanghai, tandis que les arcs, les colonnettes, les chapiteaux, les nervures des parties hautes sont en simili-pierre, technique bien maîtrisée à Shanghai (fig. 39). Quant au mobilier et aux vitraux, tous détruits et remplacés depuis, ils avaient sans aucun doute été réalisés par l'atelier de *Tushanwan* avec lequel le père Diniz entretenait des contacts étroits <sup>103</sup>.

Le 16 septembre 1935, Mgr Mario Zanin (察寧 *Cha Ning*, 1890-1958), le successeur de Mgr Costantini comme délégué apostolique en Chine, visita Sheshan et renouvela la consécration de la Chine à Marie. L'église fut solennellement inaugurée le 17 novembre 1935

par Mgr Auguste Haouissée (惠济良 *Hui Jiliang*, 1877-1948), vicaire apostolique de Shanghai. Les pèlerins affluèrent aussitôt. En 1936, couronnant douze années de travaux, une statue mariale de 5 m de haut, en cuivre repoussé à l'intérieur coulé en ciment, fut placée au sommet de la tour. Elle représentait Marie debout, foulant aux pieds un dragon ailé symbolisant le diable et portant à bout de bras l'enfant Jésus, les bras en croix <sup>104</sup> (fig. 40). Cette représentation iconographique inédite de « Marie qui présente à la Chine toute entière son divin Enfant, sauveur du monde » <sup>105</sup>, était l'œuvre d'un jésuite de Shanghai, le frère Paul Léonard (林保祿 *Lin Baolu*, 1883-1970). Elle portait le sommet de l'église à 43 m, la rendant visible de loin dans la plaine shanghaienne <sup>106</sup>.

#### FENGSHUI ET CROIX COSMIQUE

L'architecture chinoise traditionnelle recherche l'harmonie avec l'entourage. Le paysage et la nature environnante sont donc les premières choses que l'architecture doit prendre en considération et son rôle ne consiste qu'à en rehausser la beauté <sup>107</sup>. Aussi, pour les Chinois non Chrétiens, c'est-à-dire la grande majorité de la population, la

basilique de Sheshan, pourvue d'une tour et construite en brique rouge, un matériau occidental, dut être perçue comme une monstruosité d'une grande violence : elle rompait définitivement l'harmonie du lieu, menaçant l'existence des villages alentour (fig. 41).

Le *fengshui*, la géomancie chinoise déjà évoquée plus haut, se fonde notamment sur les principes opposés et complémentaires dans la nature : le *yin* (阴 féminin, pôle négatif) et le *yang* (阳 masculin, pôle positif). Son objectif est l'harmonisation des énergies (气 *qi*) en fonction de la configuration de l'environnement. L'une des règles de base du *fengshui*, là où la topographie le permet, est l'orientation selon l'axe sud-nord, l'entrée principale de la demeure ou la face principale d'une tombe étant tournées vers le sud. Cet axe doit idéalement se combiner avec le contrôle des flux énergétiques du vent (风 *feng*) et de l'eau (水 *shui*). Ainsi, l'entrée principale, au sud, doit être tournée vers l'eau, tandis que le côté opposé tourne le dos à la montagne <sup>108</sup>.

Lorsque les jésuites prirent possession de Sheshan en 1863, la colline portait les vestiges de deux temples bouddhistes : les ruines d'un temple bouddhiste détruit par les Taiping en 1860 et un temple de Guanyin encore partiellement en usage.



Fig. 42 - Porte d'entrée principale (*pailou*) au sud-est du sanctuaire et embarcadère, état vers 1900 et état actuel (Archives S. J. France, Vanves ; et THOC, septembre 2016).

Ses flancs étaient couverts de sépultures dont certaines subsistent encore dans les bambouseraies. Les sources missionnaires ne s'attardent guère sur la disparition de ces ruines et des sépultures, mais on peut imaginer que les jésuites durent indemniser les familles, déplacer les corps et s'attirer beaucoup d'inimitié <sup>109</sup>. Au fur et à mesure que des parcelles étaient acquises, elles étaient entourées de bornes portant l'inscription « Église catholique » (天主堂 *tianzhu tang*). Le ton du père Chevestrier ne laisse aucun doute sur l'état d'esprit conquérant des missionnaires, convaincus de leur « mission civilisatrice ». Le bornage, écrit-il, « indiquait que le “maître du ciel” venait de prendre possession de cette terre jusque-là patrimoine des dieux et des génies du paganisme. (...) Une ère nouvelle allait succéder à celle qui finissait avec l'année 1863 : la Croix du Christ s'élèverait sur les ruines des temples de Bouddha. Zô-cè naissait à une nouvelle vie » <sup>110</sup>.

Pendant les travaux de construction de « l'église du vœu » en 1871-1873, des rumeurs annonciatrices de calamités circulèrent parmi la main d'œuvre chinoise <sup>111</sup>. D'une part, les missionnaires étaient accusés de mutiler des orphelins et de les enterrer sous les colonnes de l'église. D'autre part, les travaux sur la colline et le trafic intense sur les canaux menant au pied de la colline allaient fâcher les génies de la terre et provoquer la colère des dragons dans la montagne. Le père Chevestrier qualifie ces croyances en les dieux de la montagne de « superstitions païennes » <sup>112</sup>. Il note également que les villageois des environs affichèrent longtemps leur hostilité et que peu se convertirent au christianisme. L'on comprend aisément pourquoi. En août-novembre 1937, la bataille de Shanghai et l'invasion japonaise transformèrent la colline en sanctuaire de réfugiés. Des milliers de Chinois, chrétiens ou non, y furent accueillis et sauvés par les jésuites comme dans les zones de sécurité démilitarisées mises en place à Shanghai par le père Robert Jacquinet de Besange (饶家驹 *Rao Jiaju*, 1878-1946) <sup>113</sup>. Dans ce contexte dramatique, les conversions furent nombreuses.

Sans l'avouer dans leur littérature, les jésuites tinrent toutefois compte du *fengshui* pour arranger la colline et implanter les bâtiments : s'ils ne l'avaient fait, ils n'auraient sans doute attiré que peu de pèlerins chinois. Le *pailou*, sorte d'arc marquant l'accès au sanctuaire catholique, se trouve au sud-est et fait face à un canal et à un quai aménagé pour l'arrivée des pèlerins en sampan (fig. 42). Ensuite, ceux-ci gravissent la colline par le flanc sud et rejoignent l'esplanade, la résidence et « l'église du milieu », avant de gravir la section supérieure et d'atteindre la terrasse supérieure. Là-haut, c'est également vers le sud que s'ouvre la porte principale de la basilique (fig. 43). Le chemin en lacets du chemin de croix avait été établi dès les débuts du pèlerinage en 1871-1873 (fig. 13). La chapelle octogonale de 1868 et « l'église du vœu » en croix grecque étaient des édifices dépourvus de tour et sur plan central. Cette dernière était établie conformément à l'axe chinois sud-nord et son autel n'était donc pas tourné vers l'est. Le projet du frère Beck pour sa part combinait l'accès au sud et un plan central à coupole, avec une nef axée est-ouest, les tours étant curieusement du côté oriental, vers l'observatoire, et le chœur à l'ouest (fig. 16).

Le père De Moerloose reprit le principe des deux axes établi par le frère Beck, mais tourna la façade à deux tours de son projet gothique vers l'ouest, conformément à l'orientation chrétienne des églises depuis le IX<sup>e</sup> siècle (fig. 20). Enfin, dans son projet roman, résultat de discussions avec les jésuites, le bras nord du transept se termine par une abside avec un autel marial tourné vers le sud (fig. 30). Cet axe chinois forme avec l'axe principal de l'église et le maître-autel à l'est une croix cosmique originale, combinant tradition chrétienne latine et *fengshui* chinois (fig. 43). Le troisième axe, vertical et matérialisé par la tour unique, est un *axis mundi* reliant terre et ciel <sup>114</sup>. La tour chrétienne en briques qui domine le site s'est substituée aux pagodes ou *axis mundi* bouddhistes traditionnels. La dimension cosmique de la basilique est confirmée par l'emplacement des trois images mariales dans l'espace <sup>115</sup> (fig. 44) :

- la statue de Notre-Dame Auxiliatrice, dévotion venue de France, sur le maître-autel à l'est de l'axe chrétien traditionnel (fig. 31).

- le tableau de Notre-Dame des Victoires, peint en 1868 par le frère Pierre Lu Bodu, sur l'autel du transept nord restauré en 2013, sur l'axe chinois, faisant face au portail du transept sud (fig. 32).

- la statue de Notre-Dame de Sheshan, créée par le frère Paul Léonard et placée en 1936 au sommet de l'*axis mundi*, portant entre ciel et terre l'enfant Jésus, incarnation divine (fig. 40). La statue est tournée vers l'ouest.

#### UNE ERREUR DE STYLE ?

Comment les Chinois, en particulier ceux des environs de Sheshan et de Shanghai, perçurent-ils la prise de possession de la colline par les jésuites et la construction des basiliques successives sur son sommet. Répondre à cette question essentielle n'est pas facile et doit être nuancé en fonction des groupes de Chinois considérés et de l'évolution contextuelle.

Les missionnaires étaient divisés sur la question du style, occidental ou chinois. Cette question divisait également les chrétiens chinois <sup>116</sup>. D'une part, les partisans des styles occidentaux ne voulaient pas d'églises qui ressemblent à des temples ou à des pagodes. Certains voulaient affirmer la différence de leur religion ainsi que son origine étrangère. D'autre part, les partisans de l'inculturation s'interrogeaient sur la raison pour laquelle la maison du Christ en Chine ne serait pas une maison chinoise ? « Le Christ ne s'y sentirait-il par chez lui » ? Mgr Costantini rappelait que le bouddhisme et l'islam, deux religions étrangères, s'étaient solidement établis en Chine en s'inculturant et avaient sinisé l'architecture de leurs temples et de leurs mosquées <sup>117</sup>. Toutefois Mgr Costantini s'adressait surtout aux questions de forme car il ne pouvait concevoir l'Église de Chine qu'à l'intérieur de l'Église



Fig. 43 - Ultime volée de l'escalier menant à la terrasse et à la porte sud de la basilique (THOC, septembre 2016).

catholique romaine et universelle. Il ne pouvait être question de redéfinir et de réinventer le christianisme pour un usage spécifiquement chinois. Peut-être est-ce précisément pour cette raison que l'inculturation catholique ne fut jamais un succès, contrairement à la sinisation du communisme, autre idéologie occidentale, inculturée par Mao Zedong <sup>118</sup>.

L'examen précis de la chronologie prouve que lors de sa visite en juin 1924, Mgr Costantini arrivait trop tard pour infléchir le grand projet des jésuites et en siniser le style. En effet, le père De Moerloose avait été choisi comme architecte dès 1920, les plans définitifs de la nouvelle basilique avaient été adoptés en février 1923, la démolition de « l'église du vœu » avait été entreprise le 27 août 1923 et les travaux de terrassement du sommet de la colline étaient sans doute achevés en juin 1924 <sup>119</sup>. Non seulement les jésuites ne pouvaient plus remettre en question un projet désiré depuis 1917, à la suite de la suppression du protectorat français, mais nombre de missionnaires étaient sceptiques voire hostiles au mouvement de sinisation de la mission catholique. Malgré les modèles du XVII<sup>e</sup> siècle – les Xu Guangxi, Matteo Ricci et autres missionnaires défenseurs de l'inculturation –, un grand nombre de jésuites des années 1920 continuaient à penser la mission comme au XIX<sup>e</sup> siècle. Les Chinois formulaient des reproches à l'égard, notamment, de leur enseignement universitaire qui faisait la part belle à la culture, à l'histoire et à la géographie de la France plutôt qu'à celles de la Chine <sup>120</sup>. Avec les bénédictins américains, Mgr Costantini fonda en 1925 l'Université catholique de Pékin (輔仁大學 *Fu Jen Catholic University of Peking*) qui était largement ouverte à la culture chinoise et devint un foyer majeur de rencontre interculturelle et de sinisation chrétienne <sup>121</sup> (fig. 18).

Le plaidoyer du 23 avril 1923 de Mgr Costantini était pourtant clair : « De Canton à Pékin, dans toutes les villes importantes de Chine, les églises ont emprunté le style néo-gothique ou néo-roman, rarement l'ordre classique ; elles

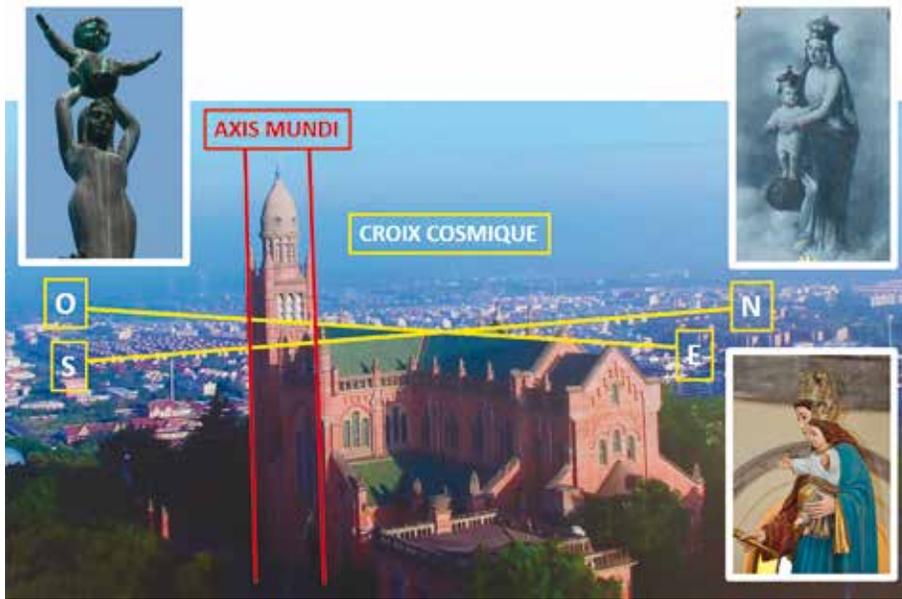


Fig. 44 - L'axe chinois sud-nord et l'axe chrétien est-ouest forment une croix cosmique, tandis que la tour marque l'axe du monde. Chaque axe aboutit à une image mariale (THOC, avril 2017).

sont toutes copiées, avec plus ou moins de liberté, sur des modèles occidentaux. (...) C'est pourquoi, à la question : *Devons-nous continuer ainsi ?* je réponds sans hésiter : *Non*. Je n'ai pas l'intention de critiquer ce qui a été fait jusqu'à présent ; il est certain qu'on a voulu faire de son mieux ; mais puisque dans les missions on doit continuellement progresser, je crois qu'il est bon d'établir quelques principes pour les futurs constructeurs d'églises. (...) C'est une erreur d'importer en Chine les styles européens, le roman et le gothique. Ici ils restent des formes étranges, une langue qui n'est pas comprise »<sup>122</sup>. Contrairement aux jésuites qui avaient argumenté avec le père De Moerloose sur le choix du roman ou du gothique, Mgr Costantini ne faisait pas de distinction entre ces styles mais raisonnait en termes de Chine et d'Occident. En 1923, il n'avait toutefois pas encore une idée précise sur les formes de l'inculturation qu'il appelait de ses vœux : « il nous faudrait un artiste capable ; la Providence nous le fera trouver. En attendant, rendons-nous compte par nous-mêmes et réalisons le fait qu'un problème artistico-religieux existe »<sup>123</sup>.

Lorsqu'il gravit la colline de Sheshan le 14 juin 1924, le délégué apostolique

vit que des travaux étaient en cours et se fit certainement présenter les plans. Nous n'avons pas trouvé de sources précises à ce propos, mais le débat transparait de l'extrait suivant du père Chevestrier : « Certains, non parmi les Chinois, certes, lui ont fait grief d'avoir laissé passer là une belle occasion d'élever à Marie un monument de style chinois ? Ne voyons



Fig. 45 - Lions provenant du temple bouddhiste réutilisés sur la terrasse à l'entrée de « l'église du vœu » (*Relations de Chine*, 1903, p. 90).

là ni oubli, ni chauvinisme, ni dédain. Mais les missionnaires ne sont pas des amateurs et ne font pas de l'art pour l'art. Quand ils ont une église à construire, sans faire fi du côté esthétique du projet, ils se préoccupent avant tout de bâtir un lieu de prière qui convienne à la dévotion de leurs ouailles, qui réponde aux besoins du culte (...). La question du style n'est donc pas la première à prendre en considération, et elle ne saurait être résolue sans tenir compte du site, du matériau, des commodités que requiert la présence simultanée de prêtres nombreux amenant les divers groupes de leurs pèlerins. Une véritable église chinoise remplit moins facilement ces conditions. La plupart de nos chapelles de campagnes, du reste, sont des temples chinois à peine modifiés, et quand il est nécessaire de les remplacer, nos chrétiens sont les premiers à réclamer une vraie église »<sup>124</sup>.

Sur la colline de Sheshan, seuls sont chinois les lions de la terrasse supérieure (fig. 45), l'ancienne pagode (fig. 7), et le *pailou* en pierre rehaussé d'inscriptions mariales<sup>125</sup> (fig. 41). L'église du milieu, la résidence et les monuments de l'esplanade, les stations du chemin de croix, la grande basilique et l'observatoire, tout paraît occidental. Sans les bambous sur les versants de la colline et la chaleur



Fig. 46 - Motifs décoratifs floraux chinois : fenêtres des absidioles et des bas-côtés (THOC, septembre 2016).

humide subtropicale en été, on se croirait en France ou en Belgique. Parmi les matériaux de construction de la basilique, seules les tuiles vernissées vertes ont un petit air chinois tandis que les briques de façade, rouges plutôt que bleues, affirment le caractère occidental de l'édifice <sup>126</sup>. En cherchant bien, quelques motifs floraux chinois apparaissent aux retombées des arcs des fenêtres basses à l'intérieur de l'église et à l'extérieur des absidioles (fig. 46). Au-dessus des deux entrées latérales du transept sud, quatre inscriptions chinoises discrètement gravées sur les corbeaux de la corniche, accueillent les pèlerins <sup>127</sup>.

Le point d'orgue de la basilique est évidemment la tour, sommée de la statue mariale qui donne sens à l'ensemble (fig. 47). « La coupole référant explicitement à la basilique du Sacré-Cœur, au sommet de Montmartre à Paris, rappelait l'influence de la France sur la vie de l'Église catholique de Chine. (...) L'unique *Sheshan Shengmu* est donc l'expression puissante d'une Église qui a crû en confiance et en conscience de soi. (...) La consécration de cette statue au sommet de la nouvelle église de Sheshan révéla à toutes les communautés de Shanghai et de la Chine

la présence de la Reine de Chine, comme membres de la communauté créée par son fils Jésus. La nouvelle basilique et l'image commencèrent à être reproduites dans des magazines et des images pieuses, et furent largement distribuées en Chine et aux communautés chinoises à l'étranger » <sup>128</sup>.

Sheshan, enfin, s'inscrit dans la lignée des basiliques mariales du XIX<sup>e</sup> siècle dont la tour sert de socle à une statue monumentale dominant un paysage rural ou urbain, comme Notre-Dame-de-la-Garde à Marseille (1853-1864), Notre-Dame de Fourvière à Lyon (1872-1884), Notre-Dame-Secours-des-Chrétiens à Sint-Niklaas (1841-1896, Flandre orientale), Notre-Dame de Sion à Sion-Vaudémont (1858-1869, Lorraine), et tant d'autres. Ces lieux de pèlerinages mariaux faisaient partie de l'univers mental des missionnaires catholiques, en particulier français, qui rêvaient de les reproduire à l'échelle de leur mission <sup>129</sup>. Mgr Costantini considérait ces reproductions comme des « erreurs de style », mais on peut se demander si le choc culturel n'était pas beaucoup plus profond ? Dans le cas de Sheshan, en effet, le sanctuaire catholique avait littéralement

pris possession d'une colline sacrée séculaire, la Vierge Marie s'était substituée à Guanyin Pusa, et la christianisation s'était déroulée rapidement, en trois phases de 1867 à 1936. Tous les architectes étaient des missionnaires occidentaux : les frères Mariot et Beck, les pères De Moerloose et Diniz. En 1943, le pape Pie XII promut l'église de Sheshan au rang de basilique, la première en Asie orientale, et en 1946 le Saint-Siège procéda au couronnement de la statue de Notre-Dame de Sheshan.



Fig. 47 - Face sud de la tour (THOC, septembre 2016).

L'histoire, les restaurations et la perception du sanctuaire marial à partir des années 1950 sortent du cadre de notre étude. Après une trentaine d'années de sécularisation, la basilique fut restituée au diocèse de Shanghai en 1980, restaurée et re-consacrée en 1985. Un séminaire diocésain a été construit au sud de la colline. Parallèlement à l'urbanisation de toute la région, la colline et ses monuments ont été patrimonialisés : la basilique a été classée monument historique de la ville-province de Shanghai le 15 septembre 1989 et la pagode le 27 avril 2002 ; l'observatoire est protégé comme monument national de la République populaire de Chine depuis le 5 mars 2013. La basilique a été restaurée une seconde fois en 2009-2010. La colline fait partie d'un parc forestier national de Shanghai et porte le label touristique AAAA. Le site est ouvert aux pèlerins et aux touristes (fig. 48).



Fig. 48 - Séminaristes chinois en pèlerinage à Notre-Dame de Sheshan, vers 1900 (Archives S. J. France, Vanves).

## NOTES

\* Professeur au département d'architecture de l'Université de Louvain (KU Leuven) et professeur invité à l'Université de Pékin.

Le présent article a été achevé pendant son séjour au Peking University Institute for Humanities and Social Sciences (北京大学人文社会科学研究院). Pour leur intérêt et aide pendant la recherche, l'auteur exprime sa gratitude envers : Jean-Luc de Moerloose et Martine de Meulemeester, Friquette Smet, Loup Browaey, Éliane Vergnolle, Shu Changxue, Pei Weiyi, Luo Wei, Lu Yongyi, Alexandre Chen Tsung-ming, Xu Yitao, Zhang Jianwei, Cui Jinze, Jean-Paul et Nailene Wiest, Nicolas Standaert, Jan De Maeyer, et les archivistes Patricia Quaghebeur, Greet De Neef et Henk Byls (Louvain, KADOC), Barbara Baudry et Robert Bonfils S.J. (Vanves, Archives Jésuites de France A.S.J.Fr.), Hélène Reyhler (Rome, Archives de la Compagnie de Jésus), Monique Merlan (Liège, Commission royale des monuments, sites et fouilles), et Clémentine Lemire.

1. Joseph de Lapparent S. J., « Notre Dame de Chine – Regina Sinarum, Historique », *Bulletin catholique de Pékin*, 28, 1941, p. 359-360.

2. Jean-Paul Wiest, « Marian Devotion and the Development of a Chinese Christian Art », dans Ku Weiyang et Zhao Xiaoyang (dir.), *From Antoine Thomas S.J. to Celso Costantini : Multiple-Aspect Studies on Christianity in Modern China* (Leuven Chinese Studies 22), Louvain, 2011.

3. Jeremy Clarke S. J., *The Virgin Mary and Catholic Identities in Chinese History*, Hong Kong, 2013, en particulier p. 57-60, 74-82, 83-98, 125-132.

4. Littéralement « la colline de Zô ». Selon les traditions Zô serait le nom d'une ancienne famille propriétaire de la colline, ou celui d'un général divinisé, vénéré pour sa protection contre les morsures de serpent.

5. Gabriel Palatre S. J., *Le pèlerinage de Notre-Dame Auxiliatrice à Zô-sè, dans le vicariat apostolique de Nan-kin*, Shanghai, 1875. Nombreux articles dans la revue jésuite *Relations de Chine*, 1903-1940.

6. Archives de la Compagnie de Jésus, Province de France, conservées à Vanves (abrégé : A.S.J.Fr) et Archives de la Congrégation de l'Immaculé Cœur de Marie, conservées au KADOC Centre de documentation et de recherches : religion, culture et société, à Louvain (abrégé : C.I.C.M.).

7. Ouvrage de propagande resté inédit à cause de la guerre, écrit à partir des archives du pèlerinage, aujourd'hui disparues : Étienne Chevestrier S. J., *Notre Dame de Zô-cè. Histoire d'un Pèlerinage à N.D. Auxiliatrice en Chine*, tapuscrit inédit, Shanghai, 1942, 200 p. (A.S.J.Fr, FcH 337).

8. Pour l'histoire ancienne de la mission de Chine, voir : Nicolas Standaert (dir.), *Handbook of Christianity in China. Volume One : 635-1800*. Leyde-Boston-Cologne, 2001 ; Liam Matthew Brockney, *Journey to the East: The Jesuit Mission to China, 1579-1724*, Cambridge/ Harvard, 2008.

9. Pour l'histoire récente de la mission de Chine, voir : Rolf Gary Tiedemann (dir.), *Handbook of Christianity in China. Volume Two : 1800 to Present*, Leyde-Boston, 2010.

10. Augustin Colombel S. J., « Le Kiang-nan », dans Jean-Baptiste Piolet S. J. (dir.), *Les Missions*

*Catholiques Françaises au XIX<sup>e</sup> siècle. 3. Chine et Japon*, Paris, [1900], p. 161-231 ; Joseph de la Servière S. J., *Histoire de la mission du Kiang-Nan. Jésuites de la province de France (Paris)*, 2 vol., Shanghai, [1914] ; Louis Hermand S. J., *Les étapes de la Mission du Kiang-Nan 1842-1922 et de la Mission de Nanking 1922-1932. Chine. Jésuites, Province de France*, Shanghai, 1933 ; Revue *Relations de Chine. Mission du Kiang-Nan*, 1903-1943.

11. Claude Soetens, *L'Église catholique en Chine au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1997, p. 6-27.

12. Alexandre Chen Tsung-ming, « Les réactions des autorités chinoises face au protectorat religieux français au cours du XIX<sup>e</sup> siècle », dans Alexandre Chen Tsung-ming (dir.), *Le Christianisme en Chine aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles : Évangélisation et Conflits* (Leuven Chinese Studies 22), Louvain, 2014, p. 125-171.

13. Claude Soetens, *L'Église catholique... , op. cit.* note 11, p. 109-110. En 1920, la mission catholique de Chine se composait de 52 provinces ecclésiastiques, pour une population d'environ deux millions de catholiques desservis par 1.417 prêtres étrangers et 963 prêtres chinois.

14. Auguste Haouissée S. J., « Inauguration de l'église Saint-Ignace à Zi-Ka-Wei », *Relations de Chine*, 9/1, 1911, p. 15-22. Sur l'architecte Dowdall : [http://www.scottisharchitects.org.uk/architect\\_full.php?id=203385](http://www.scottisharchitects.org.uk/architect_full.php?id=203385)

15. Joseph de la Servière S.J., *L'orphelinat de T'ou-Sè-Wè. Son histoire. Son état présent*, Shanghai, 1914 ; 宋浩杰 [Song Haojie], *土山湾记忆 / Memory of T'ou-Sè-Wè*, Shanghai, 2010.

16. Dont le plus illustre est le sculpteur Zhang Chongren (张充仁, 1907-1998), le Tchang ami de Tintin dans le *Lotus Bleu*. Voir : Zhang Zhongren, *Tchang au pays du Lotus Bleu*, Paris, 1990.
17. Joseph de la Servière S. J., « Une université catholique en Chine. L'Aurore à Shanghai », *Relations de Chine*, 23-2, 1925, p. 65-86 ; Charles-B. Maybon et Jean Frédet, *Histoire de la Concession française de Chang-hai*, Paris, 1929 ; Henri Belval S.J., « Le Musée d'Histoire Naturelle de Zi-ka-wei et le nouveau Musée Heude », *Relations de Chine*, 31-2, 1933, p. 428-437.
18. Toutes ces institutions sont localisées sur la carte *Shanghai catholique*, publiée par les jésuites en 1933, en ligne : [http://www.virtualshanghai.net/Asset/Preview/vcMap\\_ID-136\\_No-1.jpeg](http://www.virtualshanghai.net/Asset/Preview/vcMap_ID-136_No-1.jpeg) Voir également : Rolf Garry Tiedemann, *Reference Guide to Christian Missionary Societies in China from the Sixteenth to the Twentieth Century*, Armonk-Londres, 2009.
19. En 1923 il y avait environ 22 000 Catholiques à Shanghai, pour une population totale de 840 000 habitants en 1925 (dont 30 000 étrangers). *Relations de Chine*, 21-3, 1923 ; et recensement de population de 1925.
20. Dirigé par un jésuite français, Mgr Auguste Haouissée. En avril 1946, le vicariat de Shanghai devient un diocèse à part entière. Mgr Ignace Kung Pinmei (龔品梅, 1901-2000) devient le premier évêque chinois de Shanghai en 1950, cardinal en 1991.
21. Gabriel Palatre, *Le pèlerinage...*, *op. cit.* note 5, p. 2-3 ; Étienne Chevestrier, *Notre Dame de Zô-cè...*, *op. cit.* note 7, p. 6-16 ; *Missions catholiques*, 4, 1871-1872, p. 41 ; *Missions catholiques*, 5, 1873, p. 398 ; *Missions catholiques*, 9, 1877, p. 342-344 ; *Relations de Chine*, 33-4, 1935, p. 469-488, et 1937, p. 213.
22. Gabriel Palatre, *Le pèlerinage...*, *op. cit.* note 5, p. 7-27 ; Étienne Chevestrier, *Notre Dame de Zô-cè...*, *op. cit.* note 7, p. 17-32.
23. Jean-Paul Wiest, « Marian Devotion... », *op. cit.* note 2.
24. Au cours duquel furent massacrés le consul de France, d'autres diplomates, étrangers, missionnaires français (dix Filles de la Charité, deux Lazaristes) et de nombreux chrétiens chinois. Des églises, orphelinats et autres bâtiments furent détruits. Bernard Brizay, *La France en Chine, du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Paris, 2013, chapitre 19.
25. Gabriel Palatre, *Le pèlerinage...*, *op. cit.* note 5, p. 39-75. En 1853, lors de la Révolte des Taïping (1851-1867), Shanghai avait échappé de justesse aux massacres qui avaient frappé Nankin. Les Taïping étaient dirigés par Hong Xiuquan (1814-1864) qui prétendait être le frère du Christ et s'était proclamé « Empereur du Ciel ». Les jésuites avaient attribué la protection de leur cathédrale de Dongjiadu à Shanghai à Notre-Dame Auxiliatrice.
26. À propos du vœu au Sacré-Cœur : Miguel Rodriguez, « Du vœu royal au vœu national. Une histoire du XIX<sup>e</sup> siècle », *Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [en ligne], 21, 1998, URL: <http://ccrh.revues.org/2513>
27. Dépêche d'Ems (14 juillet 1870) et début de la guerre (19 juillet 1870).
28. X, « Nécrologie. Le frère Léon Mariot », *Relations de Chine. Kiang-Nan*, 1, 1903, p. 141-142.
29. Gabriel Palatre, *Le pèlerinage...*, *op. cit.* note 5, p. 89-90, donne le texte des inscriptions latine et chinoise gravées sur deux feuilles de plomb scellées dans la première pierre. Inscription latine: *Pio PP. IX feliciter regnante, / RR. DD. Adrianus Languillat, S. J., / Vicarius Apostolicus Nankinensis / ex voto / quod, ipso, Vaticano ob Concilium, absente, / R. P. Agnellus Della Corte, S. J., / Missionis Superior Generalis, / nuncupaverat, / templi hujus, / in honorem B. Virginis Mariae Auxiliatricis, / primum lapidem, / gratus et lubens, / dicavit. / IX Kalend. Junii MDCCCLXXI (24 Maii 1871.) / F. Leone Mariot, S. J., Architecto.*
30. Étienne Chevestrier, *Notre Dame de Zô-cè...*, *op. cit.* note 7, p. 78-82.
31. Gabriel Palatre, *Le pèlerinage...*, *op. cit.* note 5, p. 107-137 ; Étienne Chevestrier, *Notre Dame de Zô-cè...*, *op. cit.* note 7, p. 83-96 et 126.
32. Gabriel Palatre, *Le pèlerinage...*, *op. cit.* note 5, p. 137 ; Étienne Chevestrier, *Notre Dame de Zô-cè...*, *op. cit.* note 7, p. 97-104.
33. Étienne Chevestrier, *Notre Dame de Zô-cè...*, *op. cit.* note 7, p. 73-77 et 107-116.
34. *Ibidem*, p. 118-121 et 122-125.
35. Télescope astronomique binoculaire réfractaire (diamètre de 40 cm, longueur de 7 m).
36. Description d'un pèlerinage : X, « Le pèlerinage de N.-D. Auxiliatrice à Zo-Cè », *Relations de Chine*, 1, 1903, p. 81-97.
37. Nathalie Vandepierre, « A King's Dream : The Museums of the Far East and their Collections », *Arts of Asia*, 42/4, 2012, p. 61-73.
38. <http://www.flysfo.com/museum/exhibitions/tushanwan-pagodas-models-1915-panama-pacific-international-exposition>.
39. « 记上海新普育堂 » [Nouvelle église à Shanghai], *聖教雜誌 / Revue Catholique*, 7/5, mai 1918.
40. Étienne Chevestrier, *Notre Dame de Zô-cè...*, *op. cit.* note 7, p. 184-185.
41. *Ibidem*, p. 185.
42. Claude Soetens, *L'Église...*, *op. cit.* note 11, p. 29-56.
43. Thomas Coomans, « Gothique ou chinoise, missionnaire ou inculturée ? Les paradoxes de l'architecture catholique française en Chine au XX<sup>e</sup> siècle », *Revue de l'Art*, 189, 2015, p. 9-19 ; Thomas Coomans, « Die Kunstlandschaft der Gotik in China : eine Enzyklopädie von importierten, hybridisierten und postmodernen Zitate », dans Heiko Brandl, Andreas Ranft et Andreas Waschbüsch (dir.), *Architektur als Zitat : Formen, Motive und Strategien der Vergewärtigung*, Regensburg, 2014, p. 133-161.
44. Thomas Coomans et Luo Wei, « Mimesis, Nostalgia and Ideology : The Scheut Fathers and home-country-based church design in China », dans *History of the Catholic Church in China from its Beginning to the Scheut Fathers and 20<sup>th</sup> Century*, Louvain, 2015, p. 495-522 ; Wei Luo, *Transmission and Transformation of European Church Types in China : The Churches of the Scheut Missions beyond the Great Wall, 1865-1955*, Louvain, 2013 (thèse de doctorat inédite KU Leuven).
45. Benoît XV, *Maximum illud*, lettre apostolique, 30 novembre 1919.
46. Klaus Koschorke, « Indigenization », dans Hans Dieter Betz (dir.), *Religion Past & Present : Encyclopedia of Theology and Religion*, vol. 6, Leyde-Boston, 2009, p. 459-460.
47. Pie XI, *Rerum ecclesiae*, lettre encyclique, 28 février 1926 ; Pie XI, *Ab ipsis pontificatus primordiis*, lettre apostolique, 15 juin 1926.
48. Érik Cakpo, « L'exposition missionnaire de 1925. Une affirmation de la puissance de l'Église catholique », *Revue des sciences religieuses*, 87/1, 2013, p. 41-59.
49. Olivier Sibre, *Le Saint-Siège et l'Extrême-Orient (Chine, Corée, Japon) de Léon XIII à Pie XII (1880-1952)*, Rome, 2012, passim ; Sergio Ticozzi, « Ending Civil Patronage : The Beginning of a New Era for the Catholic Missions in China, 1926 », dans Cindy Yik-yi Chu (dir.), *Catholicism in China, 1900-Present : The Development of the Chinese Church*, New York, 2014, p. 87-104.
50. Vincenza Cinzia Capristo, « Celso Costantini in Cina tra diplomazia e religione », dans Paolo Goi (dir.), *Il Cardinale Celso Costantini e la Cina*, Pordenone, 2008, p. 119-140.
51. Celso Costantini, *Con i missionari in Cina (1922-1933): Memorie di fatti e di idee*, Rome, 1946.
52. À ces premiers évêques indigènes ne furent toutefois confiés que des diocèses secondaires ; Shanghai, Pékin, Canton, Tianjin, etc. resteraient aux mains de missionnaires jusqu'après 1945. Rolf Gary Tiedeman, « The Chinese Clergy », dans Rolf Gary Tiedeman (dir.), *Handbook of Christianity in China, vol. 2 : 1800 to Present*, Leyde-Boston, 2010, p. 571-586 ; C. Soetens, *L'Église...*, *op. cit.* note 11, p. 113-137.
53. Lettre datée du 23 avril 1923, publiée dans : Celso Costantini, « Proper Style of Church Architecture for the Chinese Mission (letter of the Apostolic Delegate to China Addressed to the American and Irish Missionaries) », *The Ecclesiastical Review*, 69/3, septembre 1923, p. 288-293. Traduction française : Celso Costantini, « L'universalité de l'art chrétien », *Collectanea Commissionis Synodalis / Dossiers de la Commission Synodale*, 1932, 5, p. 410-417.
54. Thomas Coomans, « The 'Sino-Christian Style'. A Major Tool for Architectural Indigenisation », dans Zheng Yang-wen (dir.), *Sinizing Christianity*, Leyde-Boston, 2017, p. 197-232.
55. Thomas Coomans [高曼士] et Xu Yitao [徐怡涛], « 舶来与本土——1926年法国传教士所撰中国北方教堂营造之研究 / Building Churches in Northern China. A 1926 Handbook in Context », Pékin, 2016, p. 85-100.

56. Jeffrey W. Cody, « American Geometries and the Architecture of Christian Campuses in China », dans Daniel H. Bays et Ellen Widmer (dir.), *China's Christian Colleges. Cross-Cultural Connections, 1900-1950*, Stanford, 2009, p. 27-56 ; Jeffrey W. Cody, « Striking a Harmonious Chord : Foreign Missionaries and Chinese-Style Buildings, 1911-1949 », *Architronic*, 1996, V5n3.
57. Insécurité latente et conflits permanents entre chefs de guerres, Nationalisme, Communisme, ingérences croissantes du Japon, etc.
58. Jan De Maeyer et Peter Jan Margry (dir.), *The Dynamics of Religious Reform in Church, State and Society in Northern Europe, c.1790-c.1920, vol. 6 : Material Reform*, Louvain (sous presse).
59. Edward Denison et Guang Yu Ren, *Modernism in China. Architectural Visions and Revolutions*, Chichester, 2008 ; Peter G. Rowe et Seng Kuan, *Architectural Encounters with Essence and Form in Modern China*, MIT Press, 2002 ; Jianfei Zhu, *Architecture of Modern China. A Historical Critique*, Routledge, 2009.
60. Thomas Coomans, « La création d'un style architectural sino-chrétien. L'œuvre d'Adelbert Gresnigt, moine-artiste bénédictin en Chine (1927-1932) », *Revue Bénédictine*, 123, 2013, p. 128-170 ; Thomas Coomans, « Dom Adelbert Gresnigt, agent van de roomse inculturatiepolitiek in China (1927-1932) », *Bulletin KNOB – Koninklijke Nederlandse Oudheidkundige Bond*, 113/2, 2014, p. 74-91.
61. Thomas Coomans, « The "Sino-Christian Style"... », *op. cit.* note 54 ; Thomas Coomans, « Indigenizing Catholic Architecture in China : From Western-Gothic to Sino-Christian Design, 1900-1940 », dans Cindy Yik-yi Chu (dir.), *Catholicism in China, 1900-Present. The Development of the Chinese Church*, New York, 2014, p. 125-144 ; Thomas Coomans, « Sinicising Christian Architecture in Hong Kong : Father Gresnigt, Catholic Indigenisation, and the South China Regional Seminary, 1927-31 », *Journal of the Royal Asian Society Hong Kong Branch*, 56, 2016, p. 133-160.
62. Albert Ghesquières et Paul Muller, « Comment bâtirons-nous dispensaires, écoles, missions catholiques, chapelles, séminaires, communautés religieuses, en Chine ? », *Collectanea Commissionis Synodalis*, 14/2, 1941, p. 1-80 ; Thomas Coomans, « Une utopie missionnaire? Construire des églises, des séminaires et des écoles catholiques dans la Chine en pleine tourmente (1941) », dans Alexandre Chen Tsung-ming (dir.), *Le Christianisme en Chine aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Figures, événements et missions-œuvres*, Louvain, 2015, p. 45-79.
63. Excepté à Taiwan et à Hong Kong où, à partir des années 1950, le style chinois fut remis en question au profit d'une architecture moderne, avant de s'ouvrir aux dispositions liturgiques promues par le Second Concile du Vatican dans les années 1960.
64. Joseph Van Hecken, « Alphonse Frédéric De Moerloose C.I.C.M. (1858-1932) et son œuvre d'architecte en Chine », *Neue Zeitschrift für Missionswissenschaft / Nouvelle Revue de science missionnaire*, 24/3, p. 161-178 ; Luo Wei, *Transmission...*, *op. cit.* note 44, p. 120-195 ; Thomas Coomans, « Sint-Lucasneogotiek in Noord-China : Alphonse De Moerloose, missionaris en architect », *M&L. Monumenten, landschappen en archeologie*, 32, 2013, p. 6-33.
65. Étienne Chevestrier, *Notre Dame de Zô-cè...*, *op. cit.* note 7, p. 185.
66. Scheut est un hameau d'Anderlecht (Bruxelles) où la Congrégation du Cœur Immaculé de Marie établit sa maison-mère. Sur l'histoire de la congrégation: Daniel Verhelst et Nestor Pycke, *C.I.C.M. Missionaries Past and Present 1862-1987*, Louvain, 1995, ainsi que les nombreuses publications de la série *Leuven Chinese Studies* publiées par le Ferdinand Verbiest Institute à Louvain.
67. Matteo Nicolini-Zani, *Christian monks on Chinese Soil*, Colledgeville, 2016, p. 114-169.
68. Thomas Coomans et Luo Wei, « Exporting Flemish Gothic Architecture to China : Meaning and Context of the Churches of Shebiya (Inner Mongolia) and Xuanhua (Hebei) built by Missionary-Architect Alphonse De Moerloose in 1903-1906 », *Relicta. Heritage Research in Flanders*, 9, 2012, p. 219-262.
69. Jan De Maeyer (dir.), *De Sint-Lucasscholen en de neogotiek 1862-1914*, Louvain, 1988 ; Thomas Coomans, « The St Luke Schools and Henry van de Velde : Two Concomitant Theories on the Decorative Arts in Late Nineteenth-Century Belgium », *Revue Belge d'Archéologie et d'Histoire de l'Art*, 85, 2016, p. 123-148.
70. Jan De Maeyer, « The Neo-Gothic in Belgium. Architecture of a Catholic Society », dans Jan De Maeyer et Luc Verpoest (dir.), *Gothic Revival. Religion, Architecture and Style in Western Europe 1815-1914*, Louvain, 2000, p. 29-34.
71. Thomas Coomans, « Pugin Worldwide. From *Les Vrais Principes* and the Belgian St Luke Schools to Northern China and Inner Mongolia », dans Timothy Brittain-Catlin, Jan De Maeyer et Martin Bressani (dir.), *Gothic Revival Worldwide : A.W.N. Pugin's Global Influence*, Louvain, 2016, p. 156-171.
72. « Que Dieu bénisse les architectes de Saint-Luc, mais qu'il nous préserve des artistes trop conservateurs qui, à cause de leurs principes d'art, ont introduit des souffrances inutiles dans nos missions de Mongolie » : Jozef Nuyts, « En tournée à travers le Vicariat », *Missions de Scheut*, 1938, p. 218-219.
73. Lettre d'Alphonse De Moerloose à Karel Van de Vyvere, Yangjiaping, 15 février 1925 (traduit du Néerlandais), KADOC, C.I.C.M., T.I.a.14.3.2.
74. Louvain, KADOC, C.I.C.M., De Moerloose. Notons que ni les archives de la Compagnie de Jésus à Rome, ni celles de la Province de France à Vanves ne conservent de plans ou de photos de plans de la basilique.
75. Étienne Chevestrier, *Notre Dame de Zô-cè...*, *op. cit.* note 7, p. 185-186.
76. Dont il avait très vraisemblablement visité le chantier avec les étudiants de Saint-Luc. Daniel Misonne O. S. B., *En parcourant l'histoire de Maredsous*, Denée, 2005, p. 10-21 et 77-130.
77. Dans l'édition francophone de 1850 : Augustus W. N. Pugin et Thomas Harper King, *Les vrais principes de l'architecture ogivale ou chrétienne...*, Bruges, 1850.
78. Contrairement aux projets de Pugin et de Bethune qui privilégiaient une tour à la croisée, un tel parti n'était guère envisageable au sommet d'une colline, à moins de renforcer puissamment les piliers de la croisée. À Maredsous, la construction de la tour de croisée avait d'ailleurs été abandonnée pour des raisons de stabilité.
79. Modeste de Noyette avait épousé Camille De Moerloose, la sœur aînée d'Alphonse. Anne Van Loy (dir.), *Dictionnaire de l'Architecture en Belgique de 1830 à nos jours*, Anvers, 2003, p. 257.
80. Avec mes remerciements à Jean-Luc De Moerloose pour tous ses efforts de recherche dans les familles des deux architectes concernés.
81. Par exemple, entre l'église de Ronse (Renaix), 1891-1896, et la cathédrale de Lulong, 1908-1910. Voir : Th. Coomans, « Sint-Lucasneogotiek in Noord-China... », *op. cit.* note 64, p. 17.
82. Thomas Coomans, « Saint-Christophe à Liège : la plus ancienne église médiévale du mouvement béguinal », *Bulletin monumental*, 164/4, 2006, p. 359-376.
83. Gilles Maury, *Le baron Béthune à Roubaix : l'église Saint-Joseph et le couvent des Clarisses*, Roubaix, 2014.
84. Notamment dans les grandes églises de Halagou, Pingdiquan, Shuangshuzi, Youngping, Zhengding, Lulong, toutes détruites.
85. Thomas Coomans, « Pugin Worldwide... », *op. cit.* note 71.
86. KADOC, Archives C.I.C.M., P.I.a.I.2.5.1.5.14, lettre de A. De Moerloose à J. Van Aertselaer, 10 mai 1907. Détail dans Thomas Coomans et Luo Wei, « Exporting Flemish Gothic... », *op. cit.* note 68, p. 247, note 139.
87. L'église des Flamands à Paris, 181 rue de Charonne (11<sup>e</sup> arrondissement), démolie dans les années 1960. Henk Byls, « Les Belges à Paris. Une communauté ? », dans Judith Rainhorn et Didier Terrier (dir.), *Étranges voisins. Altérité et relations de proximité dans la ville depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle*, Rennes, 2010, p. 163-177.
88. Pierre d'Armailhacq S. J. (1868-1941) était, vers 1920, l'aumônier des artistes chrétiens de Paris et le chapelain de la famille royale de Bourbon.
89. Cela ne signifie pas que le style roman demandé par les jésuites était beaucoup plus progressiste si l'on songe qu'au même moment les frères Perret dessinaient les plans de Notre-Dame du Raincy (bâtie en 1922-1924).
90. Dont l'architecte Paul Abadie avait trouvé l'inspiration à Sarlat (lanterne des morts, XII<sup>e</sup> siècle).
91. Étienne Chevestrier, *Notre Dame de Zô-cè...*, *op. cit.* note 7, p. 185.
92. *Ibid.*, p. 188-191 ; X, « Nécrologie », *Le Bulletin Catholique de Pékin*, 361, septembre 1943, et 226, Juin 1932. Ne pas confondre avec le père Joseph

Diniz (葉樂山 *Ye Leshan*, 1904-1989), également jésuite à Shanghai.

93. Étienne Chevestrier, *Notre Dame de Zô-cè...*, *op. cit.* note 7, p. 180-181.

94. Voir note 14.

95. César Guillen-Nuñez, « The Gothic Revival and the Architecture of the New Society of Jesus in Macao and China », dans Robert A. Maryks et Jonathan Wright (dir.), *Jesuit Survival and Restoration. A Global History 1773-1900*, Leyde-Boston, 2015, p. 280-300.

96. Il ne figure toutefois pas dans la base de données du *Dictionnaire des élèves architectes de l'École des Beaux-Arts (1800-1968)* – INHA, <http://agorha.inha.fr/inhaprod/servlet/LoginServlet> [consulté le 9 décembre 2017].

97. Étienne Chevestrier, *Notre Dame de Zô-cè...*, *op. cit.* note 7, p. 186-187.

98. *Ibidem*, p. 188.

99. Il n'est pas exclu qu'elles se trouvent à Shanghai, mais l'accès aux archives en Chine n'est pas aisé.

100. *Relations de Chine*, 22-3, 1924, p. 379-380 ; 24-1, 1926, p. 305-306 ; 32-2, 1934, p. 97-100.

101. *Relations de Chine*, 22-3, 1924, p. 379-380 ; 24-1, 1926, p. 305-306.

102. On peut supposer que le Crédit Foncier d'Extrême-Orient, compagnie belgo-française proche du monde catholique, possédant un bureau d'architecture et une briqueterie à Shanghai, intervint à Sheshan. Cela n'est toutefois pas prouvé par des archives. Thomas Coomans, « Papiers de Chine : les archives d'architecture du Crédit Foncier d'Extrême-Orient (1907-59) », *ABE Journal. European Architecture Beyond Europe*, 5, 2014, n° 742 ; Changxue Shu et Thomas Coomans, « *Towards Modern Architectural Ceramics in China. The Manufacture céramique de Shanghai 1921-1935* », *Technology and Culture*, (en cours d'édition).

103. Dans le contexte de ses autres constructions, mais également en tant que musicien et fondateur-dirigeant de la fanfare de Tushanwan. É. Chevestrier, *Notre Dame de Zô-cè...*, *op. cit.* note 7, p. 189.

104. Pesant 1200 kg, la statue de 1936 avait été fondue par la *Société Franco-Chinoise de Constructions M.M. Kiou-sin* à Shanghai. Cette statue fut démolie pendant la Révolution Culturelle (1966-1976). En 2000, une nouvelle statue fut placée au sommet de la tour : elle reprend l'iconographie de celle de 1936 mais s'en distingue par le vêtement de la Vierge, l'inclinaison de sa tête, et la position de l'Enfant dont

les bras sont ouverts et accueillants plutôt que raides et en croix.

105. Étienne Chevestrier, *Notre Dame de Zô-cè...*, *op. cit.* note 7, p. 102.

106. *Ibidem*, p. 198-200 ; Louis Bugnicourt S. J., « Le charme de Zo-sé », *Relations de Chine*, 33-3, 1935, p. 189-194 ; « Zo-cè », *Relations de Chine*, 33, 1935, p. 469-488 ; *Relations de Chine*, 33, 1935, p. 220-222.

107. Adelbert Gresnigt, « Réflexions sur l'architecture chinoise », *Collectanea Commissionis Synodalis / Dossiers de la Commission Synodale*, 1932, 5, p. 441-443.

108. Huang En-Yu, *Comparing the Do's & Taboos in Chinese Feng-Shui and Indian Vastu-Shastra Architectural Traditions*, Leyde, 2012.

109. À Hong Kong, par exemple, la colonie britannique avait établi des règles pour l'indemnisation des familles et le transfert des tombes.

110. Étienne Chevestrier, *Notre Dame de Zô-cè...*, *op. cit.* note 7, p. 25-26.

111. *Ibidem*, p. 68-69.

112. Sur ces dieux : Terry F. Kleeman, « Mountain Deities in China: The Domestication of the Mountain God and the Subjugation of the Margins », *The Journal of the American Oriental Society*, 114, 1994, p. 226-238.

113. X, « Zo-Ce. Pèlerinage pendant la guerre », *Relations de Chine*, 37-2, 1939, p. 84-90. Également, chroniques dans *Relations de Chine* 1939, p. 74-76 et 209-211. Le père Jacquinot, professeur à l'Université l'Aurore, sauva la vie de plusieurs centaines de milliers de Chinois : Marcia R. Ristaino, *The Jacquinot Safe Zone: Wartime Refugees in Shanghai*, Stanford University Press, 2008.

114. Aart Mekking, « The Architectural Representation of Reality. The Built Environment as the Materialization of a Mental Construct », dans Aart Mekking et Eric Roose (dir.), *The Global Built Environment as a Representation of Realities. Why and How Architecture Should Be Subject of Worldwide Comparison*, Utrecht, 2009, p. 23-49 (en particulier p. 37-38).

115. Les trois images actuellement en place sont des copies, les originales ayant été détruites pendant la Révolution Culturelle. Les nouvelles diffèrent légèrement des anciennes.

116. X., « Objections », *Collectanea Commissionis Synodalis / Dossiers de la Commission Synodale*, 1932, 5, p. 475-485.

117. Celso Costantini, « Proper Style of Church Architecture... », *op. cit.* note 53.

118. Comme le rappelle l'historienne Zheng Yangwen : « La Chine a une longue tradition d'absorption de biens, de cultures, d'idées et d'arts du monde extérieur, ce qui semble suggérer que la vraie inculturation ne dépend pas uniquement des conditions auxquelles elle peut acquérir ces importations étrangères, mais avant tout du degré auquel les Chinois les jugent utiles pour eux ». Zheng Yangwen, « Introduction. Christianity : Towards a Theory of Sinicization », dans Zheng Yangwen (ed.), *Sinicizing Christianity* (Studies in Christian Mission 49), Leyde-Boston : Brill, 2017, p. 19.

119. Étienne Chevestrier, *Notre Dame de Zô-cè...*, *op. cit.* note 7, p. 186-187.

120. Xian Liu, « Two Universities and Two Eras of Catholicism in China : Fu Jen University and Aurora University, 1903-1937 », *Christian Higher Education*, 8/5, 2009, p. 405-421.

121. Voir note 61.

122. Celso Costantini, « L'universalité... », *op. cit.* note 53, p. 410 et 413.

123. *Ibidem*, p. 417.

124. Étienne Chevestrier, *Notre Dame de Zô-cè...*, *op. cit.* note 7, p. 182.

125. Inscription principale, au centre : 進教之佑 *jinjiao zhi you* « protection au croyant qui entre dans ce sanctuaire » ; à gauche 奉事耶穌 *feng shi yeshu* « servir Jésus » ; à droite : 侍衛聖母 *shi wei shengmu* « à Marie, notre gardienne ». Traduction Jean-Paul et Nailene Wiest.

126. Shu Changxue, « From the Blue to the Red : Changing Technology in the Brick Industry of Modern Shanghai », dans Brian Bowen, Donald Friedman, Thomas Leslie et John Ochsendorf (dir.), *Proceedings of the Fifth International Congress on Construction History. Chicago, June 2015*, Chicago, 2015, vol. 1, p. 313-320.

127. 16 caractères, à raison d'un caractère sur chaque corbeau. Porte sud-ouest : 可崇可敬 *ke chong ke jing* « lieu d'adoration, lieu de prière » / 上天之門 *shang tian zhi men* « la porte du ciel ». Traduction Jean-Paul et Nailene Wiest.

128. Jeremy Clarke, *The Virgin Mary...*, *op. cit.*, note 3, p. 194 (traduction de l'auteur).

129. Ainsi, toute paroisse desservie par un missionnaire français ou belge en Chine possédait sa grotte de Lourdes.

**Mots-clés** : Shanghai, Jésuites, (basilique de) pèlerinage et échanges interculturels.

## LISTE DES AUTEURS

**Élise BAILLIEUL**, docteur en histoire de l'art médiéval, chercheur associé à l'IRHiS, université Lille 3 - Charles de Gaulle ; **Françoise BARBE**, conservateur en chef du département des objets d'arts, Musée du Louvres ; **Philippe BERNARDI**, professeur, université Paris I-Sorbonne, UMR 8589 - LAMOP ; **Claire BOISSEAU**, doctorante en histoire de l'art médiéval, CESCUM-UFR SHA Poitiers ; **Emmanuelle BORDURE**, doctorante à Sorbonne Université, Centre André Chastel ; **Anaïs BORNET**, doctorante, université Paris-Sorbonne ; **Yves CHRISTE**, professeur émérite, université de Genève ; **Thomas COOMANS**, professeur au département d'architecture de l'université de Louvain (KU Leuven) et professeur invité à l'université de Pékin ; **Alain DELAVAL**, ancien chargé d'études documentaires au service des Monuments historiques ; **Étienne FAISANT**, post-doctorant, Labex Les passés dans le présent, Investissements d'avenir, réf. ANR-11-LABX-0026-01 ; **Thomas FLUM**, professeur d'histoire de l'art médiéval, université de Besançon ; **Judith FÖRSTEL**, conservateur en chef du patrimoine au service Patrimoines et Inventaire du Conseil régional d'Île-de-France ; **Yves GALLET**, professeur d'histoire de l'art médiéval, université Bordeaux Montaigne / Ausonius (UMR 5607) ; **Pierre GARRIGOU GRANDCHAMP**, Général de corps d'armée (Armée de terre), docteur en histoire de l'art et archéologie ; **Christian HECK**, professeur émérite en histoire de l'art médiéval, université de Lille 3 ; **Dominique HERVIER**, conservateur général du patrimoine honoraire, Centre André Chastel ; **Erwann LE FRANC**, chargé d'enseignement, université de Bretagne-Sud ; **Claude MIGNOT**, professeur émérite université Paris-Sorbonne ; Jacques Moulin, architecte en chef des Monuments historiques ; **Hadrien ROZIER**, docteur en histoire de l'art, chargé de mission inventaire au parc naturel régional des Landes de Gascogne ; **Audrey SÉGARD**, ATER, université des Antilles, pôle Martinique.

# Bulletin d'adhésion à la Société Française d'Archéologie

## 1- Coordonnées

### Sociétaire 1 :

Nom : .....  
Prénom : .....  
Date de naissance : .....

### Sociétaire 2 :

Nom : .....  
Prénom : .....  
Date de naissance : .....

Adresse : .....

Code postal : ..... Ville : .....

Téléphone : .....

Mobile : .....

Courriel : .....

Déclare(nt) adhérer à la SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE et verse(nt) la cotisation au titre de l'année 2018 d'un montant de..... € par

chèque bancaire

carte bancaire sur [www.sfa-monuments.fr](http://www.sfa-monuments.fr)

Fait à ..... le .....

Signature

## 2- Cotisations 2018

Adhésion SIMPLE  
individuel ..... 60 €

couple ..... 90 €

Adhésion de SOUTIEN  
individuel ..... 140 €

couple ..... 200 €

Adhésion BIENFAITEUR  
individuel ..... 360 €

couple ..... 500 €

Adhésion JEUNE –35 ans  
individuel ..... 30 €

La Société française d'archéologie est une association reconnue d'utilité publique. À ce titre elle est habilitée à délivrer un reçu fiscal.

Bulletin d'inscription à renvoyer à la  
Société française d'archéologie (SFA)  
5, rue Quinault - FR75015 Paris

Tél. 01 42 73 08 07

Courriel : [contact@sfa-monuments.fr](mailto:contact@sfa-monuments.fr)

## 3- Abonnements 2018

Pour tout abonnement l'adhésion à la Société est obligatoire.

Bulletin monumental ..... 53 €

*BM tarif jeune –35 ans* ..... 30 €

Congrès archéologique de France ..... 47 €

*Congrès tarif jeune –35ans* ..... 26 €

### 4- Majoration FRAIS DE PORT

(résidents hors France métropolitaine seulement)  
*Frais d'envoi par voie postale inclus pour la France métropolitaine.*

Adhésion + 1 publication ..... +18 €

Adhésion + 2 publications ..... +36 €

**TOTAL cotisation avec /sans abonnement**

.....€

L'adhésion et les abonnements sont valables pour une  
année civile (du 1<sup>er</sup> janvier au 31 décembre)

Achévé d'imprimer sur les presses  
de l'imprimerie de Offset 5  
à La Mothe-Achard  
en juin 2018

N° d'impression : 2018050168  
Dépôt légal : juin 2018

# ÉDITIONS A. ET J. PICARD

Éditeur, diffuseur, libraire depuis 1869

Archéologie, architecture,  
histoire de l'art, histoire  
(catalogue général envoyé sur demande)

## LA LIBRAIRIE PICARD & EPONA

vous accueille du mardi au samedi  
de 10h à 19h

Bulletin *Archéologie quoi de neuf ?*

(envoi sur demande)

[vpc@librairie-epona.fr](mailto:vpc@librairie-epona.fr)

Tél. : 01.43.26.85.82

18, rue Séguier – 75006 PARIS

Tél. éditions : 01.43.26.97.78

Tél. librairie : 01.43.26.40.41

Télécopie : 01.43.26.42.64

[contact@librairie-picard.com](mailto:contact@librairie-picard.com)

Toutes les commandes de fascicules du *Bulletin monumental*  
et des volumes du *Congrès archéologique de France* sont à adresser aux Editions Picard